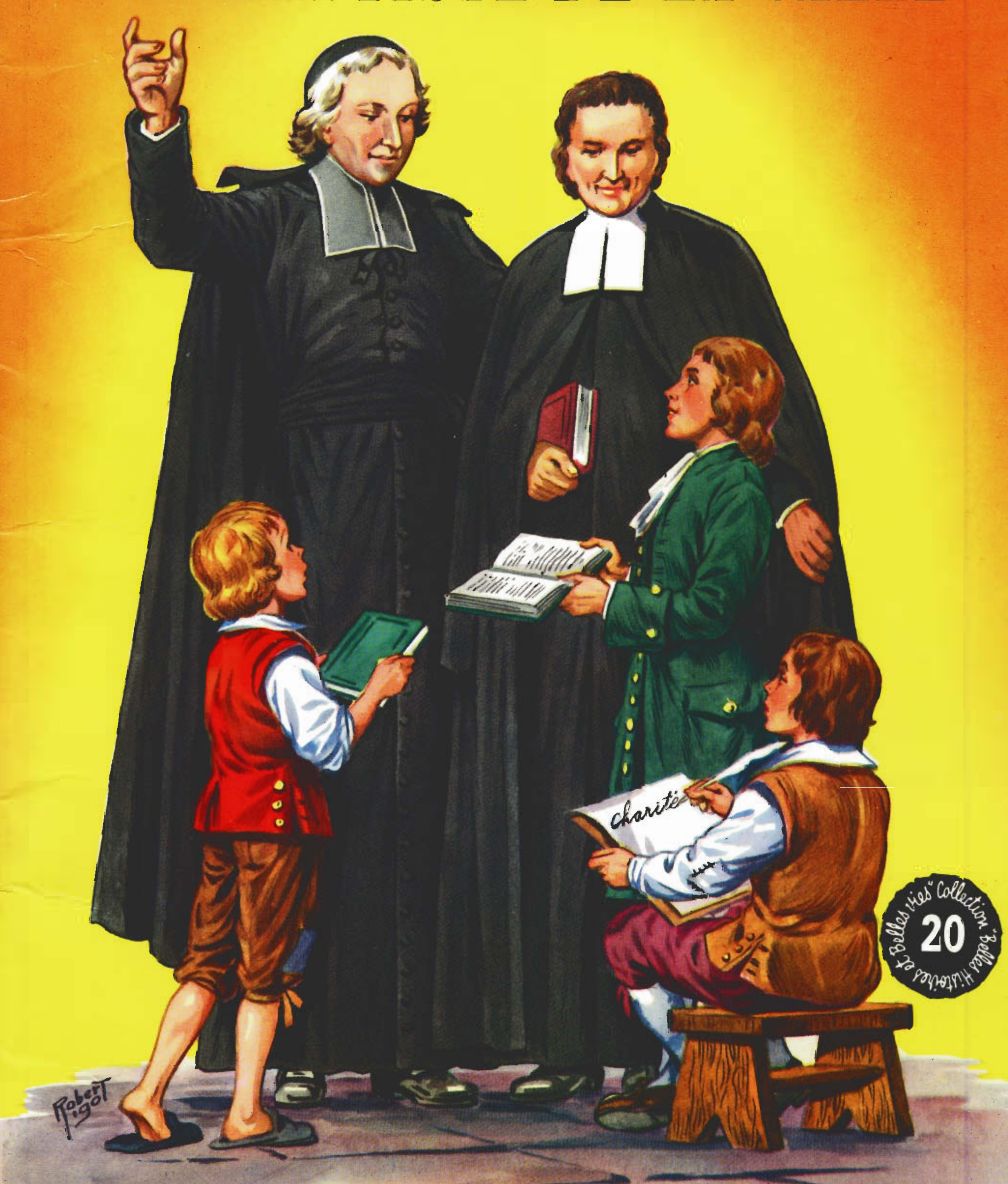
ABBÉ GASTON COURTOIS

SAINT JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE



Au jeune garçon qui lira ce livre.

Où que tu sois, jeune garçon, par le vaste monde, admire l'homme et l'œuvre qui te sont ici présentés. Chefs d'Etat, chefs militaires, un Napoléon avec toutes ses victoires, un Louis XIV avec son prestige prodigieux, sont passés. Ils ne représentent plus que de grands souvenirs dans l'Histoire. Jean-Baptiste de La Salle dont tu vas lire la vie, continue de vivre dans son œuvre et cette œuvre n'a cessé de croître, depuis trois siècles. Au début de sa fondation, les Frères des Ecoles chrétiennes n'étaient qu'une poignée, à la veille de sa mort une centaine, à la veille de la Révolution mille, en 1900 quinze mille, aujourd'hui vingt mille... Tu peux, par de tels résultats, faire la différence de l'œuvre purement humaine à l'œuvre de Dieu.

Car voilà bien le secret de Jean-Baptiste de La Salle. Il n'a voulu que la gloire de Dieu ; il a choisi la sainteté. Pourvu d'un grand nom de noblesse, en un temps où cela comptait, nanti d'une belle fortune, installé dans une situation confortable, il s'est laissé faire par la grâce, jusqu'au jour où, ayant décidé d'être un pauvre, à l'image de Jésus-Christ son Maître, il s'est dépouillé de sa fortune au profit des malheureux, ne gardant — et encore sur l'ordre formel de son confesseur — qu'une rente de deux cents livres, une misère ! Il a voulu fonder son œuvre sur la pauvreté. Contre les grandeurs, il a pris le parti de la Grandeur. De là tout est venu. Contemporain de Louis XIV, Jean-Baptiste de La Salle, par la nature, la durée, la profondeur et le but final de son œuvre, a surclassé, de très haut, le grand Roi. Parce qu'il était un Saint.

Et il était aussi un génie. Un génie dans l'ordre de l'instruction et de l'éducation. Le père de l'enseignement primaire moderne, c'est

lui. Le père de l'enseignement technique professionnel, c'est lui. Lui encore qui a rénové, dans la méthode et dans l'esprit, l'enseignement du catéchisme. Lui enfin qui a constitué, en fondant les Frères des Ecoles chrétiennes, le premier séminaire des maîtres, en fait : la première école normale d'instituteurs. La sainteté ne bride pas le génie humain : bien au contraire, elle le libère et lui donne toute sa force. S'étant détaché de toutes choses, pour l'amour de Dieu, Jean-Baptiste de La Salle a pu se consacrer tout entier, sans que rien l'en vînt distraire, à l'œuvre des écoles chrétiennes. S'étant détaché de lui-même, les persécutions, les tracasseries, les épreuves sans nombre qui l'ont assailli ne l'en ont jamais détourné et il lui a peu importé de la réussir de son vivant, pourvu que l'avenir en fût assuré. Quand un génie comme le sien travaille dans ces conditions, il donne du cent pour cent.

Grâce à Jean-Baptiste de La Salle, par lui, des dizaines de milliers d'enfants — quatre cent cinquante mille aujourd'hui — sont élevés dans son esprit, dans l'esprit de son livre fameux : « La conduite des écoles. » Jeune garçon qui liras ce livre, peut-être es-tu de ses élèves lointains. Et peut-être demain seras-tu des Maîtres qui perpétuent, dans le monde entier, la grande pensée de leur fondateur, Jean-Baptiste de La Salle. C'est le secret de Dieu. Mais en tout état de cause, laisse-moi te dire ceci :

Le monde entier dépend de la jeunesse qui monte. Si cette jeunesse, par malheur, en venait à tourner le dos à l'enseignement que représente, par sa vie et par son œuvre, Jean-Baptiste de La Salle, cet enseignement qui forme de vrais chrétiens et des hommes dignes de ce nom, le monde aurait perdu les seules raisons qui vaillent de vivre, ses dernières chances de salut. A toi, et aux garçons de ton âge, il appartient de le sauver. Il vous attend dans l'espérance, comme un paysage, fatigué de la nuit, attend le soleil levant.

Gaétan BERNOVILLE.
1954



1 1651. Nous voici en plein milieu du XVIIe siècle.

Tu connais bien ton Histoire de France et tu sais que ce XVIIe siècle est appelé souvent le Siècle de Louis XIV.

On le nomme aussi « Le Grand Siècle » ; il mérite ce titre un peu à cause des victoires remportées par le roi sur les ennemis de la France, mais bien plus à cause de tous les grands hommes qui relevèrent notre pays, affaibli depuis plus de cent ans par les guerres de religion et les guerres civiles.



2 En cette deuxième moitié du XVIIe siècle, les noms de Colbert, Louvois, Vauban, Condé, Turenne rappellent ceux qui contribuèrent à sauver le pays.

Les noms de Corneille, Racine, La Fontaine, Molière, Pascal, La Bruyère, Bossuet et Fénelon disent ceux qui fixèrent la langue française et lui valurent un incomparable éclat.

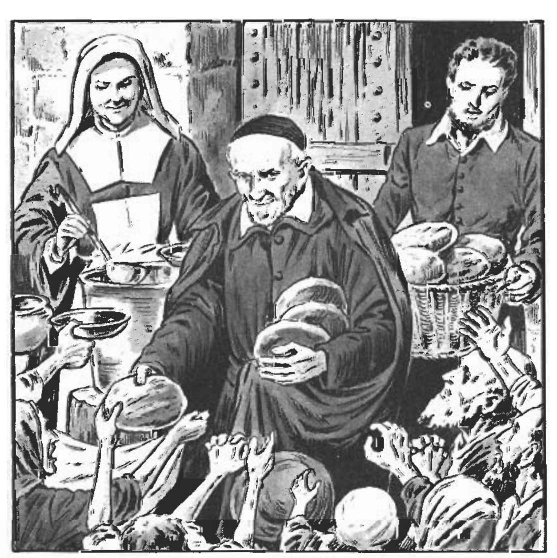
Sur le plan des lettres et des arts, de même que sur le plan militaire, la France apparaît alors comme le premier pays du monde.



3 Mais il y a encore bien des misères.

Les guerres civiles et étrangères ont appauvri le pays. A côté des nobles qui possèdent d'immenses domaines, beaucoup de pauvres gens trouvent difficilement du travail et n'ont pas de quoi manger. Nombreux sont les réfugiés qui parcourent les routes en mendiant.

La science médicale est encore très élémentaire et n'arrive pas à enrayer les épidémies. Les hôpitaux sont rares et les malades mal soignés.



4 Pour remédier à toutes ces détresses, Dieu a donné à la France saint Vincent de Paul.

Depuis le début du siècle, il s'est dépensé sans compter. Il a fondé les Prêtres de la Mission, les Dames de Charité et ces admirables Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul qui sont présentes partout où des misères sont à soulager.

Quand il mourra, en 1660, il aura doté le pays d'un équipement charitable et social qui fait encore l'admiration des hommes d'aujourd'hui.



5 Mais il est une autre misère, non moins grave que la détresse matérielle : c'est l'ignorance des enfants du peuple dont personne ne s'occupe.

Autrefois, à la suite de Charlemagne, les monastères avaient multiplié les petites écoles où les enfants pauvres apprenaient à lire, à compter, à chanter.

Mais, à cause des guerres de religion, ces écoles avaient peu à peu disparu.



6 L'enseignement était réservé aux riches, qui étaient élevés par les Jésuites, les Oratoriens, les Messieurs de Port-Royal.

Il y avait bien, dans les grandes villes, des écolâtres, c'est-à-dire des instituteurs qui, moyennant quelques écus, apprenaient à lire et à écrire aux fils de marchands.

Mais les enfants sans argent étaient condamnés à rester toute leur vie des illettrés.



7 La plupart d'entre eux traînaient dans les rues où ils apprenaient, pour ne pas mourir de faim, à mendier et plus souvent encore à voler.

Or, le 30 avril 1651, Dieu a fait naître à Reims un enfant qui va consacrer toute sa vie à l'éducation de la jeunesse populaire. Il s'appelle Jean-Baptiste de La Salle.

Lis attentivement son histoire, car nous avons tous bénéficié plus ou moins directement du bien immense qu'il a fait.



8 Jean-Baptiste appartenait à une famille aisée.

Son père était magistrat.

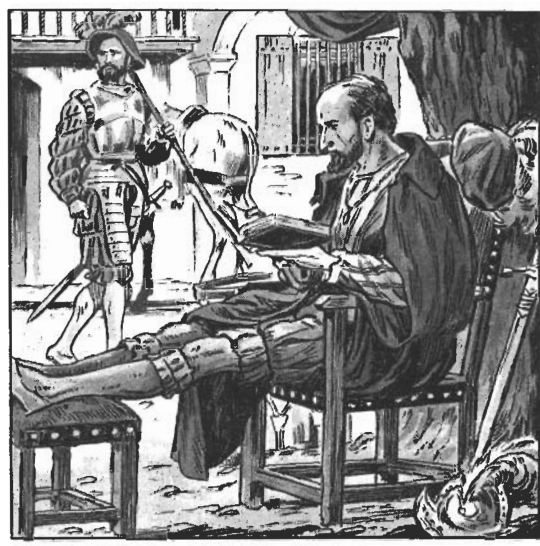
Sa mère, Nicolle Moët, descendait d'une noble et ancienne famille de Champagne. C'est un nom toujours célèbre à Reims.

Jean-Baptiste était l'aîné d'une belle série de dix enfants. Dieu bénit toujours les familles nombreuses, et rien ne contribue à façonner le caractère comme d'avoir beaucoup de frères et sœurs.



9 Jean-Baptiste n'a pas été un saint du jour au lendemain. Il a commencé, comme toi, par être un petit bébé, puis un jeune enfant, avec les défauts que, plus ou moins, nous avons tous.

Mais il eut la chance d'avoir une grand-mère très bonne, très douce et très pieuse, qui aimait lui lire la vie des saints. Dans beaucoup de familles de ce temps-là, c'était une habitude, et souvent le soir, à la veillée, les parents racontaient la vie des héros chrétiens.



10 Les histoires des martyrs qui avaient préféré être livrés aux bêtes plutôt que de renier leur foi, les belles aventures des saints qui, par leurs sacrifices et leur ardente charité, ont fait aimer le Nom de Dieu, enthousiasmaient les jeunes auditeurs et les encourageaient à leur ressembler. C'est en lisant la vie des ermites du désert que saint Augustin se convertit. C'est en lisant la vie des saints, pendant qu'il soignait une blessure reçue au siège de Pampelune, que saint Ignace avait décidé de devenir non plus le soldat du roi d'Espagne, mais le soldat du Christ Jésus.



11 On cherche toujours à imiter les héros que l'on aime...

L'époque d'ailleurs était favorable à la pratique de l'héroïsme. Les tragédies de Corneille avaient exalté le sens de l'honneur et du devoir. Rappelle-toi Le Cid, Horace...

Dans les familles chrétiennes de l'époque, l'éducation était plutôt rigide, l'obéissance envers les parents était absolue et les moindres peccadilles étaient sévèrement réprimées.



12 Par réaction contre le laisser-aller du siècle précédent et les mœurs païennes de la Renaissance, c'est avec un grand respect que l'on parlait de Dieu et qu'on parlait à Dieu.

Dès que Jean-Baptiste commence à réfléchir et à connaître Jésus, il comprend qu'il n'y a pas de plus bel usage à faire de sa vie que de la consacrer à son service.

C'est pourquoi, dès l'âge de onze ans, il s'offre au Bon Dieu pour devenir son prêtre.



13 Normalement, dans les familles nobles de cette époque, l'aîné doit continuer le métier du père. Ce sont plutôt les cadets que l'on oriente vers les Ordres.

Mais les parents de Jean-Baptiste sont d'excellents chrétiens. Quand leur fils leur demande la permission de se donner à Dieu, cela déroute leurs plans, mais ils ne font aucune objection.

N'est-ce point Jeanne d'Arc qui, à Reims, deux siècles auparavant, avait proclamé « Dieu premier servi »?



14 Dieu est le Maître. Il ne faut jamais refuser de répondre à son appel. C'est la condition même du bonheur, non seulement pour l'éternité, mais déjà sur la terre.

Une sœur de Jean-Baptiste et deux de ses frères devaient plus tard, eux aussi, se consacrer à Dieu, attirant ainsi les bénédictions du ciel sur leur famille de la terre.

Mais comment se préparait-on, dans ce temps-là, à devenir le prêtre du Seigneur Jésus?



15 A ce moment-là, les petits séminaires n'existent pas. L'institution des grands séminaires est encore toute récente. (C'est en 1642 que M. Olier a fondé celui de Saint-Sulpice). Les enfants qui désirent devenir prêtres peuvent marquer leur volonté d'appartenir au Seigneur en demandant à recevoir la tonsure. C'est ainsi que, à l'âge de onze ans, le 11 mars 1662, Jean-Baptiste prend part, en la chapelle de l'Archevêque de Reims, à cette cérémonie qui le fait déjà entrer dans le clergé.



16 C'est bien jeune, onze ans... Aujourd'hui on ne reçoit la tonsure qu'au cours des études du grand séminaire. Mais, au XVIIe siècle, on n'hésitait pas à la donner à de jeunes enfants qui manifestaient de la piété.

Cette cérémonie, au cours de laquelle l'Evêque leur coupait une mèche de cheveux et les revêtait du surplis, leur valait une sollicitude toute particulière de la part de l'Eglise ; ils pouvaient même recevoir, si besoin était, des revenus pour parfaire leurs études.



17 La famille de Jean-Baptiste est suffisamment riche pour n'avoir pas besoin de subsides. L'enfant, sous la direction de son père, puis au Collège des Bons-Enfants, fait d'excellentes études en latin et en grec.

De temps en temps ont lieu des tournois de poésie et d'éloquence où les élèves peuvent librement faire briller leur savoir. Au cours d'un de ces tournois, Jean-Baptiste est remarqué par un vénérable chanoine de l'Université, Maître Pierre Dozet, qui était d'ailleurs un cousin éloigné.



18 Le bon chanoine, fier du succès remporté par son jeune parent, décide de se démettre de son canonicat en sa faveur.

Etre chanoine titulaire d'une cathédrale consistait, comme aujourd'hui, à chanter l'office liturgique au nom du diocèse et, en échange de ce service public, on recevait des honoraires plus ou moins importants, selon la richesse des biens du Chapitre.

Mais il n'était pas nécessaire comme maintenant d'être prêtre pour devenir chanoine ; il suffisait, comme dans le cas de Jean-Baptiste, d'avoir reçu la tonsure.



19 Le 7 janvier 1667, Jean-Baptiste, âgé de seize ans, est donc installé solennellement au chœur de la cathédrale Notre-Dame.

Mais, tout en assurant ponctuellement son office canonial, il commence ses études théologiques à l'abbaye rémoise de Saint-Denys et à l'Université de la ville.

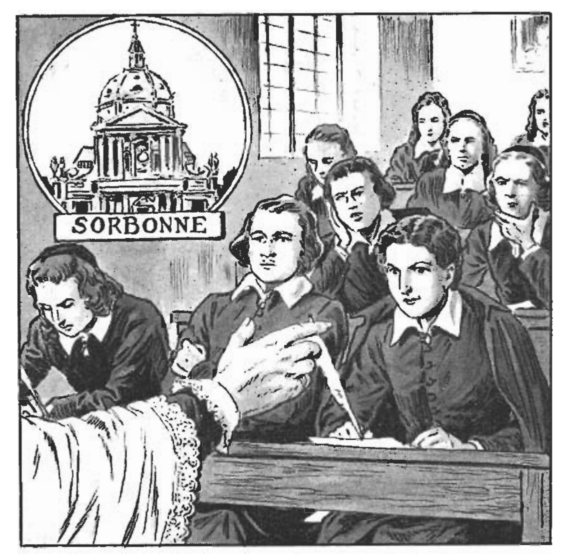
Le 17 mars 1668, il reçoit les ordres mineurs qui le font entrer plus avant dans la grande famille du clergé.



20 En 1670, il vient à Paris pour la première fois.

Il va suivre les leçons enseignées par les maîtres de la Sorbonne et prend pension au séminaire Saint-Sulpice.

En effet, le séminaire était, au début, une sorte de maison d'accueil des étudiants en théologie qui, une fois leurs cours suivis à l'Université, venaient y trouver le recueillement et le silence favorables à la prière et à l'étude et recevaient, en outre, les conseils spirituels qui les préparaient à la prêtrise.



21 C'était un très grand progrès par rapport au passé, où l'on se contentait d'études, sans formation suffisante à la piété et aux vertus sacerdotales.

La Règle est sévère : levés le matin dès quatre heures, les séminaristes se retrouvent dans la salle des exercices pour faire oraison, et le temps, entrecoupé de cours, de leçons et de prières, était ainsi minutieusement divisé et précisé jusqu'au coucher, vers 8 heures du soir.



22 Le dimanche, les séminaristes, non seulement participent aux offices de l'église paroissiale de Saint-Sulpice toute proche du séminaire, mais encore vont par les rues du quartier, la cloche en main, pour avertir les enfants et les amener au catéchisme.

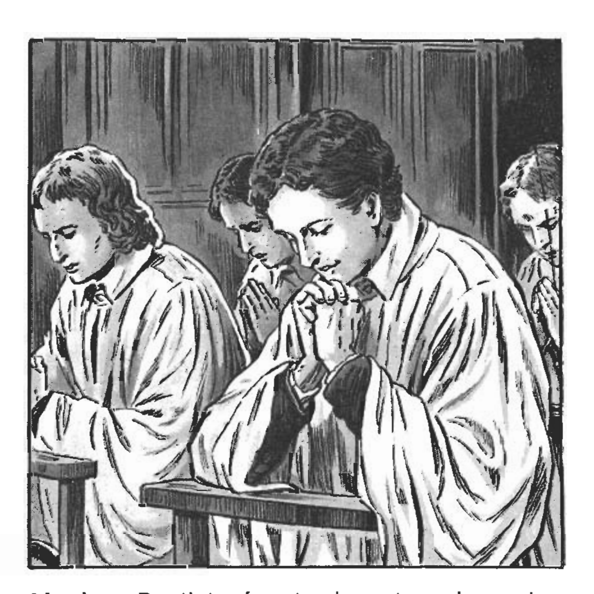
Jean-Baptiste de La Salle est un séminariste exemplaire. C'est au séminaire qu'il prend cette habitude — qu'il devait communiquer plus tard à ses disciples — d'une parfaite exactitude et d'une observation scrupuleuse de la Règle.



23 Il a pour directeur spirituel un Sulpicien célèbre, M. Tronson, qui, par des examens de conscience adaptés à leur état, aide les séminaristes à faire des progrès dans la pratique des vertus chrétiennes.

C'est à Saint-Sulpice aussi que Jean-Baptiste de La Salle comprend l'importance de l'humilité et du détachement.

Dans un monde préoccupé d'honneurs et de richesses, c'était bien nécessaire...



24 Jean-Baptiste écoute donc tous les soirs, dans la salle des exercices, les avis du Supérieur, qu'on appelle « lecture spirituelle ». Il en est quelques-uns qui resteront toute sa vie gravés dans sa mémoire : « Dieu seul est l'auteur du vrai bien. » - « Le Seigneur n'aime pas les orgueilleux qui croient pouvoir se passer de Lui : ils peuvent sembler réussir pendant leur vie ; leur œuvre ne tient pas. » - « C'est la recherche de l'argent et de l'influence qui divise les hommes et les rend malheureux. C'est la charité fraternelle qui les unit et les rend joyeux. »



25 Cette charité existe dans la communauté du séminaire où Jean-Baptiste de La Salle se fait de nombreux amis.

Malheureusement, des événements, graves et imprévus, vont interrompre son séjour à Paris.

En l'espace de quelques mois, il apprend la mort de sa maman et de son papa. En 1672, il doit rentrer à Reims, où son titre d'aîné l'oblige à veiller à l'éducation de ses frères et sœurs et à gérer la fortune familiale.

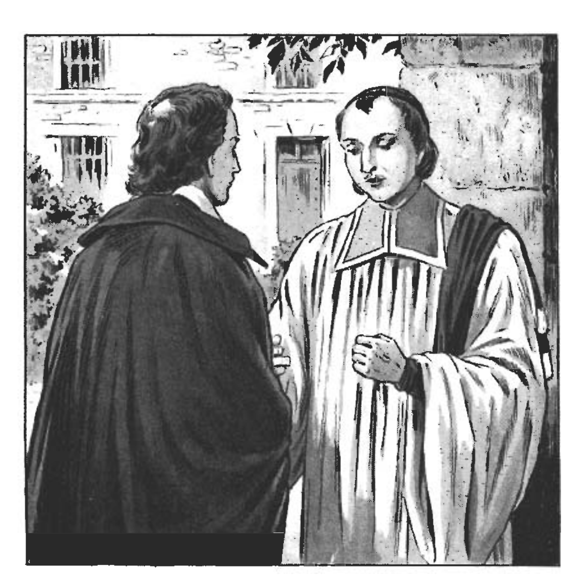


26 Pendant quelques semaines, il se demande s'il doit continuer à s'orienter vers la prêtrise.

Le brusque départ au ciel de son père et de sa mère fait de lui le responsable d'une famille nombreuse.

Il n'est pas encore sous-diacre, il n'est donc pas lié par des engagements définitifs.

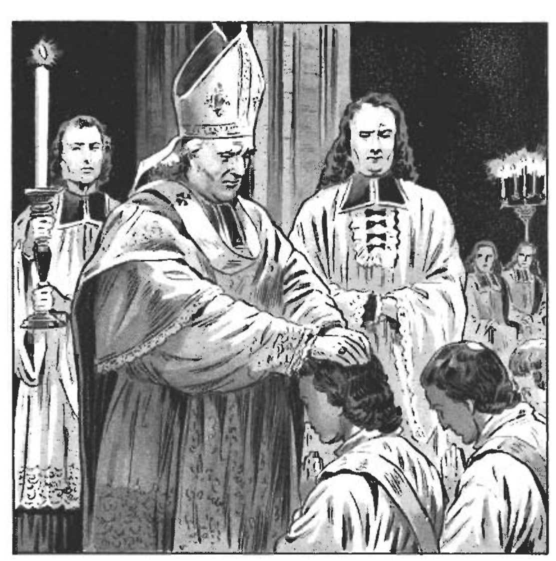
Ne ferait-il pas mieux de se consacrer aux siens ?



27 Il ne veut rien résoudre par lui-même. Il demande conseil à son directeur spirituel, M. Tronson, et à l'un de ses collègues du Chapitre de Reims, le chanoine Nicolas Roland.

La décision est claire : il se donnera totalement au Bon Dieu.

D'ailleurs, Dieu se charge de nos intérêts quand nous nous occupons des siens. Visiblement, la protection divine s'étendit sur les frères et sœurs de Jean-Baptiste.

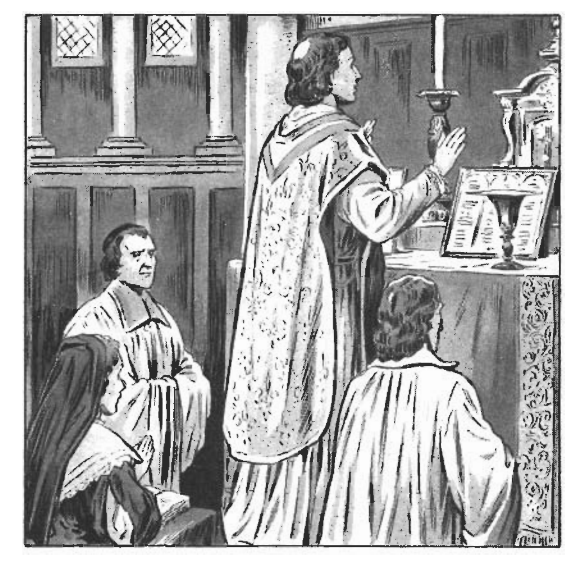


28 Jean-Baptiste se rend à Cambrai où il reçoit, des mains de l'Archevêque, le sous-diaconat qui le consacre à Dieu d'une manière totale et définitive.

Il continue à Reims même ses études, devient licencié en théologie.

Ce n'est pas encore suffisant : il prépare le doctorat.

Entre temps, il est ordonné diacre et, le samedi 9 avril 1678, Mgr Le Tellier, Archevêque de Reims, le fait prêtre pour l'éternité.



29 Le lendemain, dans une petite chapelle de la cathédrale, il célèbre sa première messe, devant ses frères et sœurs, devant aussi la vieille grand-mère qui lui racontait, lorsqu'il était petit, la vie des saints...

Il est assisté, en ce beau jour, par son ami, le chanoine Nicolas Roland.

Il a demandé au Bon Dieu, le jour de sa première messe, à devenir un saint prêtre, n'ayant d'autre ambition que de faire la volonté de Dieu en toute circonstance comme un humble et docile instrument.



30 Pendant quelque temps, il se demande s'il ne devrait pas renoncer à son titre de chanoine et se livrer, à l'exemple de M. Olier, au ministère paroissial dans un quartier pauvre de la ville de Reims.

Nicolas Roland l'y encourage, mais, contre toute attente, l'Archevêque refuse son consentement.

Dieu a sur nous ses plans, mais Il ne les révèle pas toujours immédiatement...



31 Nous sommes quelquefois étonnés de voir nos bons désirs contrariés par l'autorité ou les événements. Et ce n'est souvent qu'après plusieurs années que nous découvrons les raisons profondes de ce qui nous a paru incompréhensible au moment même.

Le Bon Dieu voit les choses de plus haut que nous. Et son plan est toujours plus beau que celui des hommes. C'est un plan d'amour, conçu en vue du plus grand bien de l'humanité.



32 Un peu partout en France, des hommes de bien commencent à se préoccuper de la jeunesse populaire qui grandit sans instruction, ni religieuse ni profane.

Un prêtre de Lyon, Charles Démia, adresse dès 1666 aux échevins (1) de sa ville une lettre sur la nécessité des écoles pour les enfants pauvres. Cette lettre est répandue à travers toute la France.

Des curés de Paris essayent, à l'exemple de M. Olier, curé de Saint-Sulpice, de fonder des écoles gratuites. Mais on trouve difficilement des maîtres.

(1) C'étaient les conseillers municipaux de l'époque.



33 Les parents ne se soucient guère d'envoyer les enfants à l'école. Ces pauvres petits leur rapportent plus en mendiant ou en se livrant à la maraude.

Les écoles n'ont pas d'ailleurs un horaire très exact. Elles ne disposent pas de locaux bien aménagés.

D'autre part, les quelques maîtres officiels qui ont le droit d'enseigner voient d'un œil jaloux des concurrents possibles.



34 Un saint religieux normand, le Père Nicolas Barré, a les mêmes idées que ce prêtre lyonnais qui a jeté un cri d'alarme.

Lui aussi croit à la nécessité de fonder des petites écoles pour les enfants pauvres, malgré tous les obstacles et les contradictions.

Mais, pour fonder des écoles gratuites, il faut beaucoup d'argent. Comment en trouver?

Dieu ne refuse jamais les moyens, même matériels, aux apôtres désintéressés.



35 Une femme du monde, Jeanne Maillefer, d'origine rémoise mais habitant Rouen depuis son mariage, se convertit à la suite de circonstances extraordinaires.

Elle était fort riche mais aussi fort frivole, plus préoccupée de ses plaisirs et de sa toilette que de faire la charité.

Un jour, un mendiant frappe à la porte de sa maison. Elle le jette dehors.



36 Son cocher, ayant vu la scène, ne peut se décider à laisser ce pauvre homme transi de froid sans logement pour passer la nuit.

Il le fait entrer à l'écurie et l'installe sur la paille.

Hélas ! le mendiant était déjà bien malade et lorsque, le lendemain matin, le domestique vint pour l'éveiller, il s'aperçut qu'il était mort.



37 Vite, il alla prevenir sa maîtresse.

Tu vois d'ici à la fois l'étonnement et le mécontentement de cette femme au cœur fermé...

Elle jette d'un geste impatient, à son cocher, le drap nécessaire pour l'ensevelissement du pauvre.

Or, voici qu'après l'enterrement, ô miracle ! le suaire se retrouva net et plié dans la propre chambre de Mme Maillefer.



38 Dieu, par cet événement incompréhensible, manifestait son refus d'une aumône faite sans amour.

Elle comprit alors la gravité de son geste. Ce fut le point de départ d'un total changement de vie.

Désormais, elle ne refusa plus jamais de secourir les pauvres. Mieux encore, pratiquant la mortification, elle résolut de consacrer toute sa fortune aux bonnes œuvres.



39 Grâce à son aide, le Père Barré peut multiplier les écoles gratuites pour petites filles. Il ouvre, pour les maîtresses, un noviciat à Paris, rue Saint-Maur. Il les appelle « les Sœurs du Saint Enfant-Jésus », plus communément connues sous le nom de « Dames de Saint-Maur ». Elles se répandent dans tout le royaume.

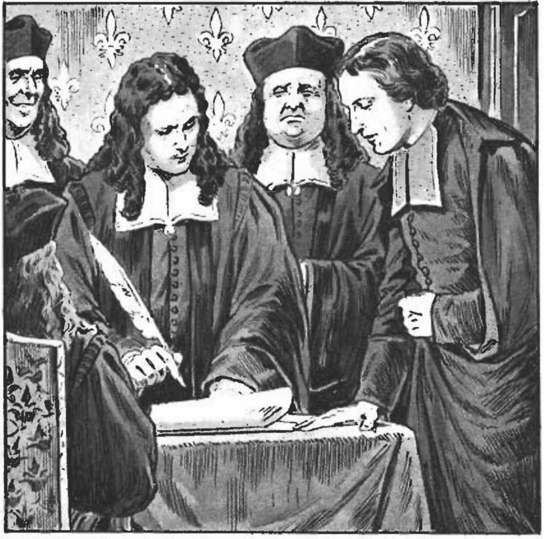
Louis XIV les favorisera. Mme de Maintenon leur demandera de former les directrices de la Maison de Saint-Cyr.



40 En attendant, Mme Maillefer, qui n'oublie pas sa ville d'origine, demande au Père Barré d'envoyer deux Sœurs à Reims.

Nicolas Roland, ami du Père Barré, accepte de prendre la charge de cette école.

Mais voici que, quelques mois après avoir assisté à la première messe de celui qu'il considère comme son fils spirituel, Jean-Baptiste de La Salle, il tombe malade et meurt. Il n'a que trente-six ans.



41 C'est à Jean-Baptiste qu'il lègue le soin de sa communauté naissante, avec tout son bien, à charge pour lui de poursuivre les démarches en vue d'obtenir la reconnaissance officielle de l'établissement.

Quelques mois suffisent à l'Abbé de La Salle pour plaider et gagner la cause des Religieuses enseignantes. Les échevins, jusqu'alors hésitants, donnent leur accord ; l'Archevêque, devenu favorable, obtient du Parlement de Paris l'autorisation demandée.



42 Mais, au lieu de nommer Jean-Baptiste comme Supérieur, il choisit un autre chanoine.

Ce n'est pas du côté des écoles de filles que le Seigneur veut orienter son fidèle serviteur !

Pourtant, celui-ci ne songe à faire rien d'autre que la volonté divine. Il attend un signe. Cela ne va pas tarder.

Un matin de mars 1679, deux voyageurs se présentent à la porte du couvent de l'Enfant-Jésus.



43 Ils sont porteurs d'une lettre de Mme Maillefer qui, après les écoles de filles, voudrait voir s'organiser dans sa ville natale de Reims des écoles gratuites de garçons.

La Supérieure de la maison du Saint Enfant-Jésus confie ces voyageurs à M. de La Salle.

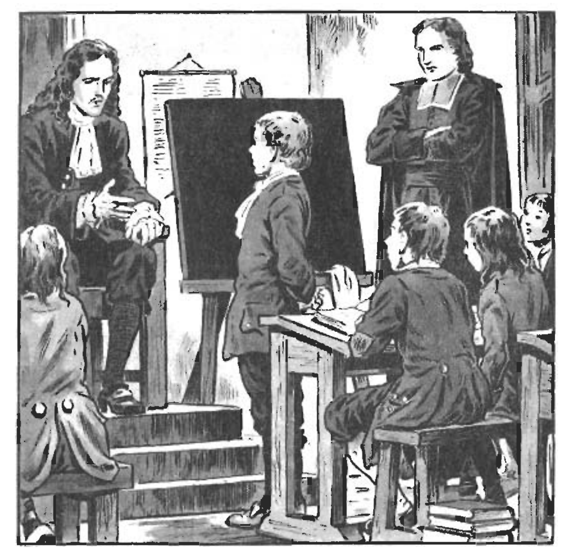
L'un d'entre eux s'appelle Adrien Nyel. Pendant des années, à Rouen, il a réussi à établir des écoles gratuites en diverses paroisses.



44 Pour cela, il a recruté des hommes de bonne volonté qu'il a formés à enseigner, et leur a confié les écoles demandées par les curés des paroisses.

Il explique le but de son voyage : faire à Reims ce qu'il a fait à Rouen. Il ne demande qu'à se mettre sous la direction de M. de La Salle.

Jean-Baptiste lui offre alors de le loger dans sa propre maison.



45 Il obtient du curé de Saint-Maurice de patronner une école gratuite, confiée aux deux compagnons.

Le 15 avril 1679, la première classe a lieu dans ce faubourg peuplé de pauvres.

Le souvenir en est conservé par un monument érigé, dans l'église Saint-Maurice, en l'honneur de saint Jean-Baptiste de La Salle et aussi de Nicolas Roland, fondateur de « l'Enfant-Jésus ».



46 Jean-Baptiste ne se doute pas encore dans quelle voie la Providence l'a engagé.

Adrien Nyel ne cesse de lui demander tantôt conseil tantôt appui. Il a recruté de nouveaux adjoints mais demeure changeant et de caractère instable. Il pense plutôt à de nouvelles fondations dans les villes voisines qu'à la formation de ses professeurs.

L'Abbé de La Salle voit le danger.



47 A Noël 1679, il installe les maîtres dans une maison proche de la sienne, leur donne un règlement, les visite souvent et guide leurs efforts.

Une deuxième école est ouverte à Reims ; bientôt une troisième.

Mais, devant les absences fréquentes d'Adrien Nyel, qui refuse pratiquement d'assurer la direction de l'œuvre commencée, l'Abbé de La Salle va demander conseil au Père Barré.



48 Celui-ci lui donne une réponse décisive :

« Votre mission est de former des maîtres d'école à la piété, de leur faire aimer leur tâche. Pour cela, il vous faut les loger chez vous et vous associer avec eux. »

Jean-Baptiste, un peu surpris, mais ardemment désireux de faire ce que le Bon Dieu veut de lui, obéit sans réserve. Dès juin 1680, il introduit les maîtres d'école en sa maison et les reçoit à sa table.



49 Pendant la Semaine Sainte de 1681, il les fait demeurer entièrement chez lui pour une retraite fervente.

Pour ne pas gêner ses frères et sœurs, il décide de quitter la maison paternelle. Il loue pour sa petite équipe, en plein faubourg Saint-Remi, une maison face au couvent des Clarisses. Les maîtres s'y installent le 24 juin 1682. Jean-Baptiste de La Salle habitera désormais avec eux. Cette date est considérée comme celle de la fondation de l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes.



50 Des fondations nouvelles ont lieu. En plus des trois écoles de Reims, une est fondée à Rethel, une autre à Laon, une autre à Guise.

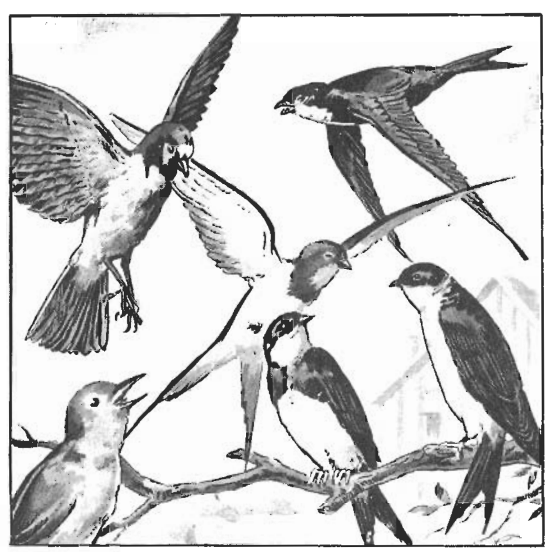
A Reims, ils sont une douzaine de jeunes hommes. Ils se retrouvent aux heures des repas et le soir aussitôt la classe finie.

Tous n'ont pas les mêmes aptitudes ni le même courage. Quelques-uns se retirent mais d'autres les remplacent.



51 Jean-Baptiste de La Salle soutient les uns, exhorte les autres, réconforte à l'heure du découragement et ne manque pas d'exalter la beauté d'une mission difficile sans doute, mais si méritoire. Il prêche la confiance et l'abandon à la Providence.

Certains maîtres semblent inquiets pour leur avenir ! Il rappelle les paroles de Jésus dans l'Evangile : Dieu n'abandonne jamais ceux qui Lui font confiance... Ne vous préoccupez donc pas du lendemain...



52 Et il leur commente ce beau passage de l'Evangile selon saint Matthieu :

« Ne vous inquiétez pas pour votre vie, de ce que vous mangerez ou boirez ; ni pour votre corps, de quoi vous le vêtirez. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ?

« Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'amassent rien dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ? »



53 « Et pourquoi vous inquiétez-vous pour le vêtement ? Considérez les lis des champs, comment ils croissent : ils ne travaillent, ni ne filent. Et cependant Je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux.

« Que si Dieu revêt ainsi l'herbe des champs, qui est aujourd'hui et demain sera jetée au four, ne le fera-t-Il pas bien plus pour vous, gens de peu de foi ? »



54 Mais il insiste sur les conclusions de cette page d'Evangile :

« Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. N'ayez donc point le souci du lendemain ; le lendemain aura souci de lui-même. A chaque jour suffit sa peine. »

En entendant ces belles paroles, les maîtres sont émus, mais non point rassurés : cela lui est facile de parler ainsi, disent-ils, il a de la fortune, mais nous !



55 Jean-Baptiste a compris : il faut donner à ces hommes non pas de belles paroles mais des exemples. Et il prend la résolution de renoncer à tous ses biens.

Toutefois, par prudence, il va demander conseil au Père Barré. L'homme de Dieu lui répond avec fermeté : « Si vous voulez faire du bien aux pauvres, commencez par devenir pauvre vous-même. Si vous voulez encourager vos disciples à s'abandonner à la Providence, renoncez vous-même à votre richesse et faites confiance au Seigneur. »



56 Avant de pouvoir parler de renoncement et de pauvreté, il faut savoir en donner l'exemple...

Cette fois, Jean-Baptiste est décidé à tout sacrifier. Il commence par donner sa démission de chanoine et renonce par le fait même à de riches revenus.

Mais il lui reste encore une grosse fortune qui lui vient de ses parents. Que va-t-il en faire ?



57 On lui conseille, puisqu'il veut tout donner, de consacrer cet argent aux écoles... Non, pense-t-il, car ce serait paraître soutenir son œuvre personnelle... Il veut aller plus loin dans le dépouillement.

Justement, il y a une grande misère en cette année 1684. La récolte a été mauvaise. Il en résulte une douloureuse famine.

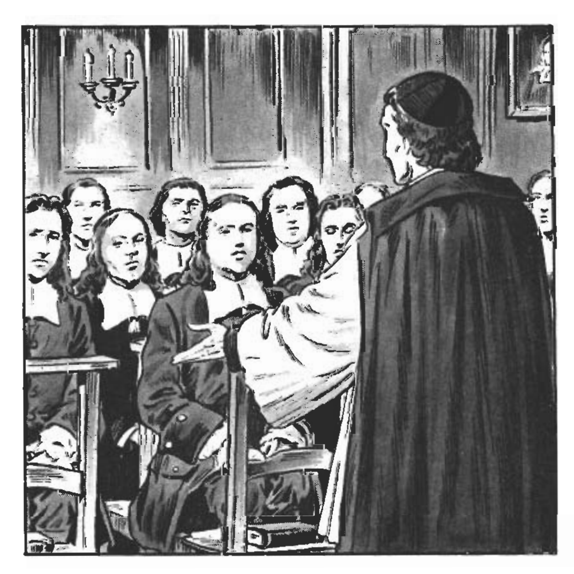
Jean-Baptiste vend tous ses biens et donne à manger à des milliers de pauvres.



58 Il ne lui reste plus rien. Il lui faudra parfois mendier son pain.

Cette fois, il peut parler de pauvreté et d'abandon à la Providence, il est écouté, compris et suivi.

« Plus vous serez détachés de l'argent, dit-il à ses disciples, plus vous ferez du bien. Dieu inspirera aux pères et aux mères de vous envoyer leurs enfants pour être instruits. Vous toucherez le cœur de vos élèves et ils deviendront de véritables chrétiens. »



59 Les maîtres réunis dans la maison de la rue Neuve envisagent leur mission, non plus comme un emploi qui mérite un traitement, mais comme un apostolat qui sert Dieu en instruisant les pauvres.

Jean-Baptiste de La Salle estime le moment venu de les unir entre eux par une Règle, des vœux et un habit religieux.

Le 9 mai 1684, il dirige une longue retraite spirituelle de dix-sept jours, qui s'achève le 27 mai, fête de la Sainte Trinité.



60 Il précise un certain nombre de points du règlement sans le fixer définitivement.

Il prescrit un seul vœu : celui d'obéissance, pour une seule année, mais renouvelable tous les ans au jour de la Trinité.

Les douze premiers religieux, au pied de l'autel, répètent la formule du vœu après le saint Fondateur.

Afin de confier leurs promesses à la Très Sainte Vierge, ils font tous ensemble un pèlerinage au sanctuaire de Notre-Dame de Liesse, près de Laon.



61 Notre-Dame de Liesse veut dire Notre-Dame de Joie.

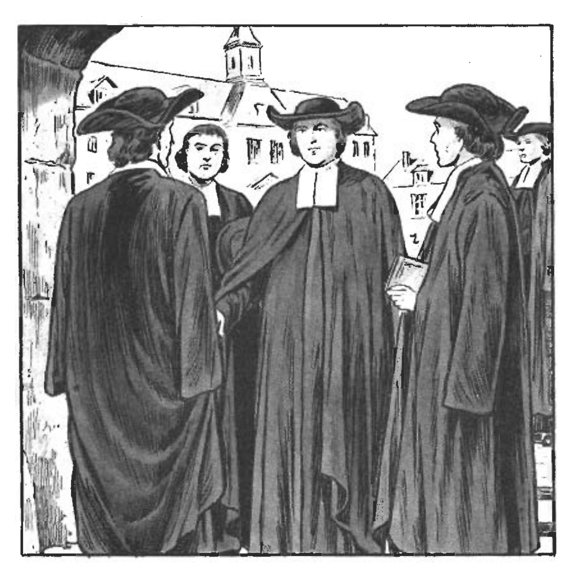
Depuis le temps des croisades, les fidèles y viennent en foule, car cette chapelle rappelle l'histoire de la princesse musulmane Ismaria qui, convertie par une apparition de la Très Sainte Vierge, aida à l'évasion des chevaliers d'Eppes, de Chaumaix et de Coucy, prisonniers des Turcs, et vint se réfugier en ce coin béni de la terre de France.



62 Jean-Baptiste revient avec ses religieux à Reims.

Quel nom va-t-il leur donner? Ils s'occupent des écoles chrétiennes. Ils se considèrent entre eux comme des frères. Tout le monde les appelle « les Frères des Ecoles chrétiennes ».

Pour l'habit, rien de spécial n'a été prévu, mais le maire de Reims, ému de voir les maîtres courir vers leurs écoles sous la pluie ou la neige, transis de froid, conseille à M. de La Salle de leur donner la capote que portent les paysans de Champagne sur leurs épaules.



63 Cette capote est un simple manteau dont ils n'enfilent pas les manches.

C'est l'origine des manches vides du costume des Frères d'aujourd'hui, qui les a fait surnommer : Frères quatre bras.

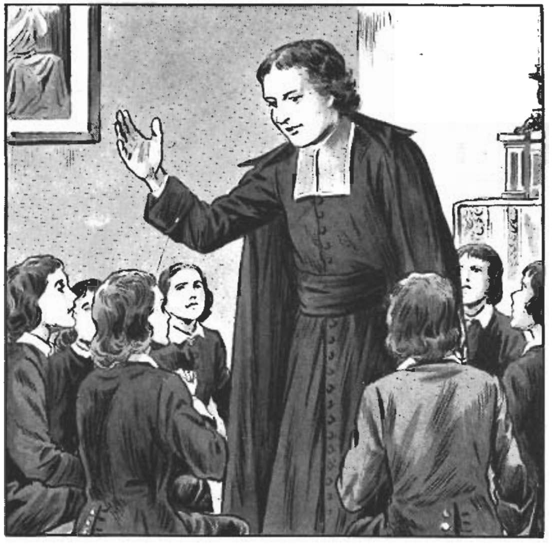
Peu à peu, on adopte une soutane d'étoffe noire, sur laquelle se pose le rabat blanc qui tient lieu de cravate.

Pour chapeau, les Frères adoptent le tricorne à larges bords.



64 Pour obtenir les autorisations nécessaires à la fondation de sa communauté, Jean-Baptiste de La Salle passe une partie de ses nuits en oraison. Chaque vendredi soir, il se fait enfermer dans l'église Saint-Remi pour y prier jusqu'au jour. De temps en temps, il passe plusieurs jours de solitude dans le couvent des Carmes.

Par humilité, il veut, en 1686, abandonner ses fonctions de Supérieur et fait nommer à sa place l'un des Frères : le Frère Henri L'Heureux.



65 Mais l'Archevêque annule l'élection et oblige le Fondateur à reprendre sa place de Supérieur.

Il ouvre alors un petit noviciat pour préparer à leur mission une quinzaine de jeunes gens, puis il crée une école normale afin de former des maîtres pour les écoles de la campagne.

Mais voici une grande nouvelle : à Paris, où il n'a pas été oublié, on sait ce qu'il a fait à Reims. Le curé de Saint-Sulpice désire lui confier les écoles de la paroisse.



66 Jean-Baptiste de La Salle remet la direction de la communauté au Frère Henri L'Heureux et part à pied avec deux Frères pour la capitale. Il y arrive le 24 février 1688.

M. de la Barmondière, curé de Saint-Sulpice, loge les trois religieux dans l'école qu'il leur destine, rue Princesse, tout près de l'église.

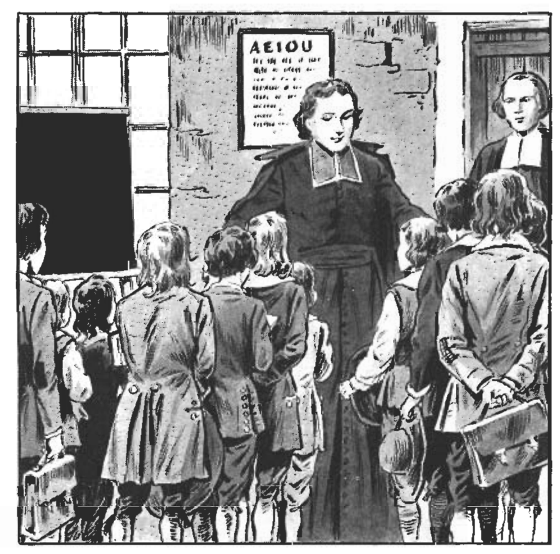
La rue est étroite, la maison est incommode, l'air et l'espace manquent. Les Frères y demeureront pourtant dix-neuf ans.



67 La fondation d'une école gratuite était chose fort difficile. Les quelques écoles de quartier étaient payantes.

Les maîtres écrivains, privés d'une grande part de leurs ressources par la diffusion de l'imprimerie, enseignaient l'écriture et prenaient à ces écoles une partie de leurs élèves.

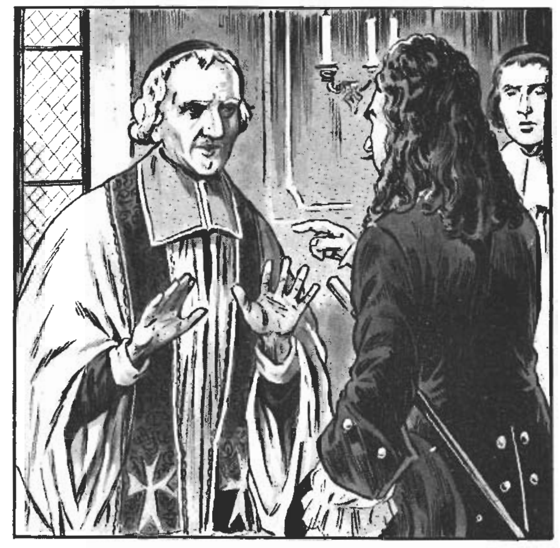
Maîtres d'école et maîtres écrivains se disputaient entre eux, mais ils vont faire front commun contre ces nouveaux venus qui veulent créer des écoles gratuites.



68 Avant l'arrivée des Frères, l'école gratuite de Saint-Sulpice était fort mal tenue : pas d'obéissance, pas de discipline, pas de régularité, peu de travail et encore moins de piété.

A force de fermeté, jointe à beaucoup de douceur, à force surtout de labeur et de prière, l'école prend une allure toute nouvelle.

Jean-Baptiste commence par diviser les écoliers en trois classes et il donne à chaque groupe les leçons convenant à l'âge des élèves.



69 L'ancien directeur, qui s'appelle M. Compagnon, est furieux de voir les Frères si bien réussir. Par jalousie, il essaie de dénigrer M. de La Salle auprès du curé de la paroisse, M. de la Barmondière.

Celui-ci ne se laisse pas influencer : l'école a fait de tels progrès ! Le nombre des élèves a doublé en un an et un Frère est venu de Reims pour former les plus grands à devenir des apprentis bonnetiers...



70 Compagnon ne s'avoue pas vaincu. Il rassemble les dames d'œuvres de la paroisse et, avec une habileté perfide, il les persuade que l'école est révolutionnaire. Songez donc, on n'y apprend pas à lire en latin, mais en français !

Les dames, prenant fait et cause pour l'ancien directeur, assiègent le bureau de M. le Curé. Celui-ci appelle M. de La Salle et lui fait savoir qu'il vaut mieux, pour le bien de la paix, retourner à Reims.



71 Au lieu de se défendre, Jean-Baptiste s'incline, affirmant avec beaucoup de douceur qu'il ne désire qu'une chose : faire la volonté du Bon Dieu. Le bon vieux curé, ému de tant de sainteté, se reprend et maintient les Frères à leur poste.

Quand on veut faire du bien d'une façon désintéressée, il faut s'attendre à être souvent calomnié. Notre Seigneur l'a été, Lui, et Il nous a avertis : le disciple n'est pas au-dessus du Maître. C'est par l'acceptation joyeuse des « coups durs » que l'on aide Jésus à sauver le monde.



72 Mais Compagnon continue ses attaques contre l'école.

Pour en avoir le cœur net, le curé demande à l'un de ses amis, M. de Forbin-Janson, futur Archevêque d'Arles, de faire une enquête. Les conclusions sont pleinement favorables aux Frères.

M. de la Barmondière ayant donné sa démission de curé, le nouveau pasteur, M. Baudrand, interdit à Compagnon d'attaquer l'école et lui confie uniquement la surveillance des enfants de chœur.



73 Satisfait lui aussi des résultats obtenus rue Princesse, il demande aux Frères, en janvier 1690, d'ouvrir une seconde école rue du Bac.

Mais de nouvelles difficultés s'élèvent. En effet, des paroissiens se plaignent de l'habit des Frères : « Que signifient ces robes avec des manches qu'on n'enfile pas ? Pourquoi ne pas leur donner tout simplement l'habit ecclésiastique ? »

Mais Jean-Baptiste de La Salle tient bon. Il ne veut pas que l'on confonde les Frères avec les prêtres.



74 Tous les prêtres de cette époque sont pourvus de ce que l'on appelle des « bénéfices », c'est-à-dire des traitements attachés à des charges de cure, de canonicat ou d'abbaye.

Les Frères, ayant le même habit que les prêtres séculiers, risqueraient d'être tentés par ces charges et d'oublier la mission dont personne ne s'occupe : l'éducation des enfants pauvres.

M. Baudrand, devant l'énergie du Fondateur, s'incline, mais à contre-cœur.



75 Finalement, on laisse les Frères tranquilles, car tout le monde est obligé de reconnaître la valeur de l'enseignement qu'ils donnent, la discipline et l'ordre qui règnent dans leurs écoles et surtout la transformation des élèves à une véritable vie chrétienne.

Certains parents qui, sans être riches, ne sont pas des indigents, demandent aux Frères de prendre leurs enfants. Les écolâtres apprenant la chose voient tout de suite dans ces nouveaux maîtres des concurrents qui vont leur enlever le pain de la bouche.



76 Ils dénoncent les Frères au grand Chantre de Paris, Claude Joly, protecteur des écolâtres, qui n'hésite pas à ordonner purement et simplement la suppression des nouvelles écoles.

Jean-Baptiste de La Salle commence par se rendre avec ses Frères au sanctuaire de Notre-Dame-des-Vertus d'Aubervilliers, pèlerinage célèbre où sont souvent venus prier, au début du siècle, le Cardinal de Bérulle, saint Vincent de Paul et M. Olier.



77 Après une journée de prière, il fait appel au Parlement contre la décision de Claude Joly. Jean-Baptiste se défend si bien qu'il obtient gain de cause, et les écoles sont rouvertes.

Les attaques venant de l'extérieur sont pénibles, mais sans grande importance pour un homme de Dieu. Ce qui est plus douloureux à l'âme du Fondateur, ce sont les difficultés intérieures de la communauté. C'est toujours la méthode du démon quand il n'a pas réussi à démolir une œuvre par les ennemis du dehors.



78 Jean-Baptiste de La Salle, au moment d'ouvrir l'école de la rue du Bac, a fait venir de Reims le Frère Henri L'Heureux, pour le mettre à la tête de l'école de la rue Princesse, et l'a remplacé, à la communauté de Reims, par le Frère Jean-Henry. Les deux Frères de la rue Princesse sont mécontents de ce que le Frère Henri L'Heureux, nouveau venu, leur soit préféré.

Le démon est si habile à insuffler l'orgueil ! L'un après l'autre, les deux Frères, dépités de ne pas avoir été nommés Supérieurs, abandonnent la vie religieuse.

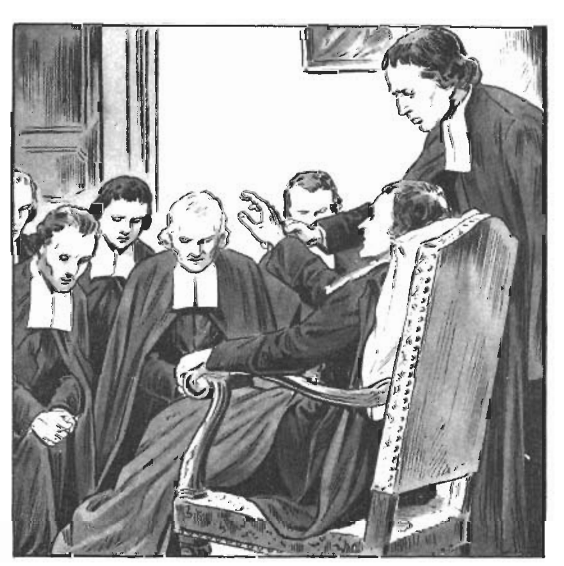


79 A Reims, le Frère Jean-Henry, dur pour lui-même, l'est aussi pour les autres. Mécontents de son autorité trop sévère, huit Frères sur seize quittent les écoles.

Tu devines la peine qu'en éprouve le Fondateur qui a tant fait pour eux...

Mais l'Institut, même réduit, demeure.

Alors, le démon prend une autre tactique. Brusquement, à la fin de 1690, Jean-Baptiste tombe gravement malade.



80 N'avait-il pas fait, par pauvreté, plusieurs fois à pied le voyage de Paris à Reims aller et retour ? Il revient à Paris, épuisé et grelottant de fièvre. On lui donne l'extrême-onction.

Les Frères présents l'entourent, le supplient de les bénir. Il est si faible qu'il faut lui tenir la main.

On lui demande ses derniers conseils : « Je vous recommande l'union entre vous et l'obéissance envers vos Supérieurs. » Puis on le laisse seul.



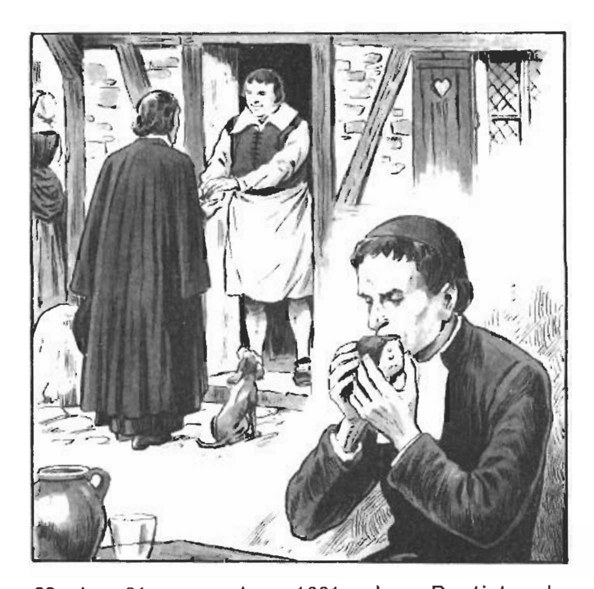
81 Le lendemain, alors qu'on le croyait mort, il entre en convalescence. Le démon est une nouvelle fois vaincu. Il va essayer de se venger.

A peine guéri, Jean-Baptiste repart pour Reims. En y arrivant, il apprend que le Frère Henri L'Heureux, celui qui était son bras droit et dont il voulait faire son successeur, est mourant. Il reprend aussitôt la route (toujours à pied) et quand il parvient à Paris, le Frère Henri L'Heureux est mort et enterré.



82 Tout autre que lui se serait découragé. Mais Jean-Baptiste sait voir, à travers les événements que Dieu permet, le divin plan d'amour.

Il supplie Dieu de l'éclairer. Et Dieu lui inspire alors de rassembler tous ses Frères pour une retraite spirituelle, dans une propriété qu'il loue rue de Vaugirard, tout près de l'église Saint-Lambert. Pendant près d'un mois, il ranime leur ferveur, il leur montre que c'est dans la mesure où ils seront de vrais religieux que le Bon Dieu bénira leurs travaux et leurs fatigues au service des enfants.



83 Le 21 novembre 1691, Jean-Baptiste de La Salle et deux des Frères, Nicolas Vuyart et Gabriel Drolin, prononcent un vœu par lequel ils s'engagent à rester toujours unis au service des Ecoles chrétiennes, et à tenir coûte que coûte, même s'ils sont obligés de demander l'aumône et de ne vivre que de pain.

Comme la valeur des religieux dépend en grande partie du sérieux de la formation qu'ils ont reçue, ils décident la fondation d'un noviciat où pendant un an les futurs Frères étudieront leur vocation, s'appliqueront à l'oraison et à la pratique des vertus capitales d'humilité et de pénitence.



84 M. de La Salle demande l'avis de M. Baudrand, curé de Saint-Sulpice. Contre toute attente, M. Baudrand refuse. Il soutient déjà deux écoles, il ne se soucie pas d'avoir, en plus, la charge d'un noviciat.

Jean-Baptiste multiplie les sacrifices pour obtenir de Dieu que M. le Curé change d'avis.

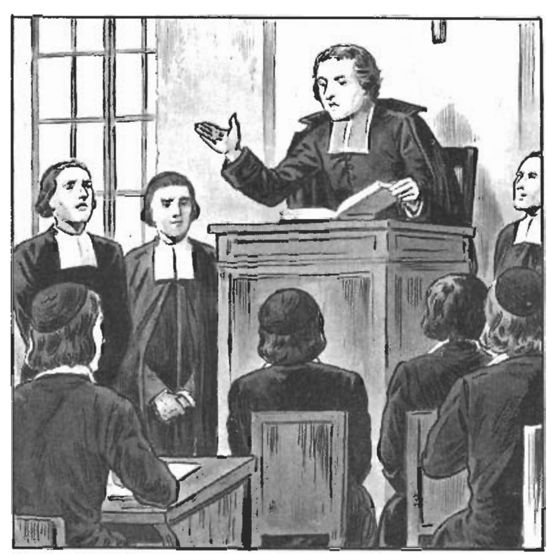
Dieu ne résiste jamais à la prière persévérante, appuyée sur la mortification...



85 Un ami de Jean-Baptiste, Paul Godet des Marais, est nommé Evêque de Chartres.

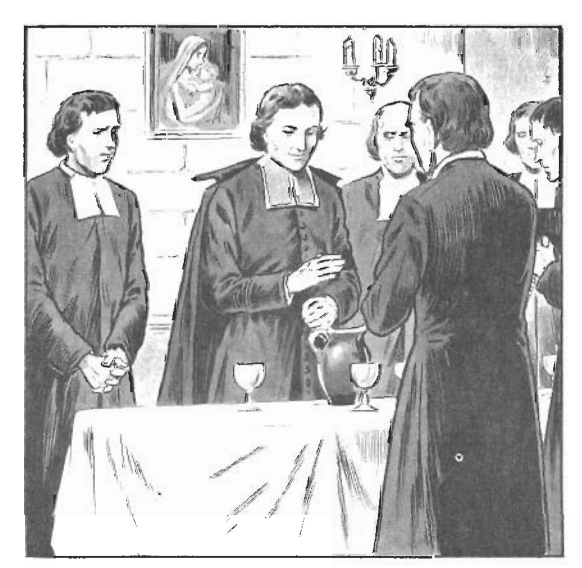
Au jour de son sacre, il parle au Cardinal de Noailles, Archevêque de Paris, du travail réalisé par les Frères des Ecoles chrétiennes.

L'Archevêque approuve alors la fondation du noviciat, reconnaît les Frères comme une communauté religieuse, et le curé de Saint-Sulpice n'a plus qu'à s'incliner.



86 Les novices affluent, attirés par la sainteté rayonnante de Jean-Baptiste de La Salle. Il les reçoit avec bonté, mais, instruit par l'expérience, les forme avec fermeté.

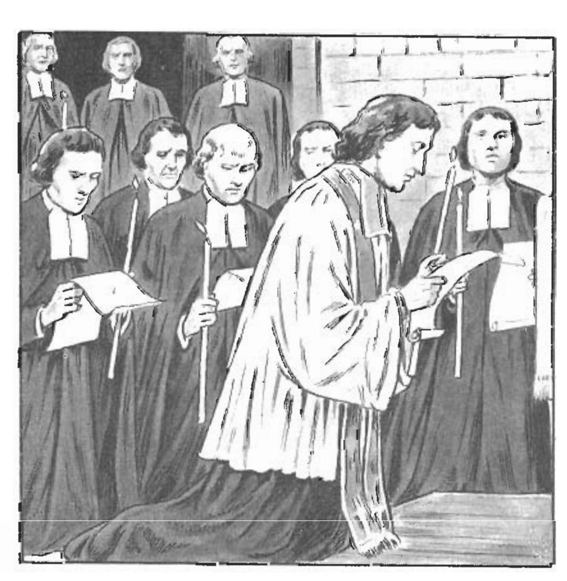
Il prêche surtout d'exemple. Rien que de le voir prier, ces jeunes hommes acquièrent le goût de la prière ; à le voir si humble, ils perdent tout désir d'orgueil ou de vanité ; à le voir si mortifié, ils sont disposés à tous les sacrifices.



87 Pendant les premiers mois de 1694, où il y a tant de misère, même le pain noir vient à manquer certains jours.

Alors, on se met à table, on récite le bénédicité suivi immédiatement des grâces, puis on s'en va gaîment en récréation, sans avoir rien mangé.

Mais plusieurs fois le Seigneur intervient et, après avoir éprouvé la confiance de ses serviteurs, Il envoie, par des personnes charitables inconnues, le nécessaire.



88 Le jour de la Pentecôte 1694, Jean-Baptiste convoque tous les Frères à une retraite générale, et, en la fête de la Sainte Trinité, ayant choisi les douze plus fervents, il prononce avec eux les vœux perpétuels d'obéissance et de stabilité.

A la fin de la retraite, il supplie ses Frères de nommer un autre Supérieur général. Mais, à l'unanimité, c'est lui qu'ils réélisent. Voyant dans ce vote la volonté de Dieu, il s'incline à nouveau et se met à rédiger les Règles de l'Institut.



89 Le but est une fois de plus précisé : l'éducation chrétienne des enfants, afin de leur procurer le salut éternel... leur donner l'horreur du péché, mais les aimer comme le Seigneur Jésus, et se consacrer à eux dans un total oubli de soi.

Il écrit aussi un manuel, où il résume toutes ses méthodes d'éducation et d'enseignement pour la conduite des écoles chrétiennes.

Enfin, il compose un délicieux traité de la politesse chrétienne et du savoir-vivre.



90 A une époque où les guerres ont laissé dans tous les milieux des habitudes de grossièreté, ce livre contribue pour une large part à mettre en valeur ces règles de politesse qui sont comme la fleur de la charité et qui ont pendant longtemps fait apprécier la courtoisie française.

En 1696, M. Baudrand est remplacé à la tête de la paroisse Saint-Sulpice par M. de la Chétardye. C'est un prêtre remarquable, pieux et intelligent, homme de science et d'autorité.



91 Tout de suite il comprend l'importance des écoles, les visite souvent, décide d'en fonder une nouvelle, rue Saint-Placide. Il invite Jean-Baptiste à quitter Vaugirard pour installer le noviciat des Frères dans un grand enclos, à l'angle des rues de Vaugirard et Notre-Dame-des-Champs, qui s'étendait presque jusqu'au jardin du Luxembourg, sur le terrain où s'est ouverte, depuis, la rue de Fleurus.

Cette grande maison s'appelait Notre-Dame-des-Dix-Vertus.



92 Les vocations se multiplient.

La formation que reçoivent les maîtres donne de plus en plus confiance aux parents, qui réclament de nouvelles écoles. Des classes sont installées rue Monsieur-le-Prince.

Mais un beau matin de 1699, profitant d'un jour de congé, les maîtres écrivains, furieux de voir les enfants déserter leurs établissements au profit de ceux des Frères, envahissent l'école de la rue Saint-Placide et jettent par la fenêtre les bancs et les tables, les tableaux et les livres.



93 Cité à nouveau devant le Parlement, Jean-Baptiste de La Salle plaide de tout son cœur et montre avec tant de force le désintéressement des Frères que finalement les maîtres écrivains doivent s'avouer vaincus.

Cet incident ne fait qu'accroître la notoriété des écoles des Frères. D'autres curés de la ville et des environs supplient M. de La Salle de leur envoyer des religieux.

C'est ainsi qu'une école est fondée à Saint-Hippolyte.



94 Le roi Louis XIV lui-même, instruit par Mme de Maintenon du bien que font les Frères, subventionne, à Calais, une école destinée aux enfants de matelots.

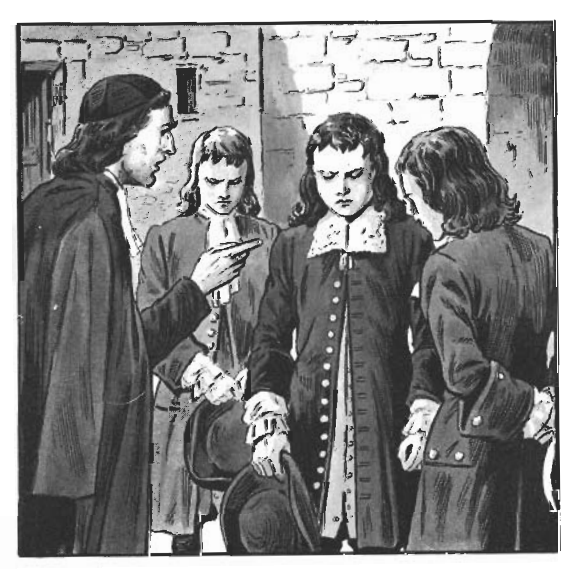
Un jour, un visiteur inattendu se présente au noviciat. C'est le roi d'Angleterre Jacques II, vaincu par Guillaume d'Orange, et réfugié au château de Saint-Germain-en-Laye. Il vient demander à Jean-Baptiste d'élever cinquante jeunes Irlandais, fils de ses barons qui l'ont suivi dans son exil.



95 En 1701, Jean-Baptiste n'hésite pas à envoyer à Rome deux de ses Frères, Gabriel et Gérard Drolin. Gérard reviendra au bout de quelques années. Mais Gabriel persévérera et, demeuré seul pendant longtemps, parviendra à créer dans la Ville Eternelle une école pontificale.

L'Institut naissant, sorti des premières épreuves, est en pleine prospérité.

Mais le Bon Dieu ne veut pas que le bien se fasse facilement.



96 Un jour de l'automne 1702, alors que Jean-Baptiste de La Salle est retourné à Reims pour visiter ses premières fondations, quelques novices ayant reçu une pénitence un peu rude de la part de leur maître, pour un manquement au règlement, vont se plaindre au curé de la paroisse.

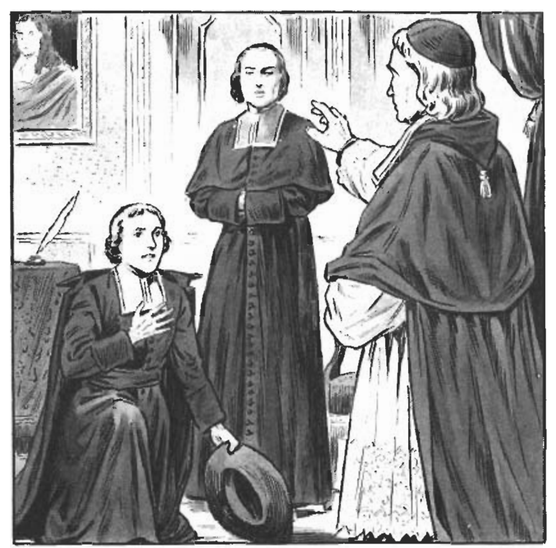
M. de La Chétardye, qui trouve que l'Institut des Frères pousse trop loin la pauvreté et la mortification, accuse le Fondateur auprès de l'Archevêque de Paris, Mgr de Noailles, de manquer de mesure et de jugement.



97 L'Archevêque est fort étonné d'une telle accusation et charge son Vicaire général, M. Pirot, de faire une enquête.

Celui-ci est un ami intime du curé de Saint-Sulpice. Pour lui faire plaisir, il conclut son rapport en proposant, pour le bien de la paix entre les Frères, le remplacement du Supérieur.

De retour à Paris, Jean-Baptiste, mis incomplètement au courant des faits, ne voit dans cette enquête qu'une nouvelle marque de bienveillance et d'intérêt de la part du Cardinal.



98 Il va même à l'archevêché pour remercier Son Eminence. Mais à peine se trouve-t-il devant le prélat que celui-ci lui dit :

« Monsieur, apprenez que vous n'êtes plus Supérieur. J'ai pourvu votre communauté d'un autre. »

On a beau être un saint, cela fait tout de même quelque chose quand on ne s'y attend pas ! Mais Jean-Baptiste s'incline aussitôt. Il ne proteste pas. Il ne se justifie pas. Il obéit.



99 Il rentre à la maison-mère sans rien dire. M. Pirot s'y rend lui aussi, accompagné d'un jeune abbé, M. Bricot, désigné par le Cardinal pour être le nouveau Supérieur.

Les Frères sont rassemblés dans la grande salle.

Le Vicaire général leur présente le nouveau Supérieur.

Tout le monde est stupéfait.

Un des Frères les plus âgés s'approche du Vicaire général et proteste.



100 Le Vicaire général l'écarte et précise qu'il s'agit d'un ordre de l'Archevêque. Il leur montre d'ailleurs l'acte écrit : que tout le monde obéisse !

« Mais c'est un malentendu ! », s'écrient les Frères présents.

Et ils supplient tous le Vicaire général de leur laisser leur Père, M. de La Salle. Ils préfèrent mourir que de l'abandonner.

M. de La Salle se tient à genoux et supplie ses Frères d'obéir aux ordres du Cardinal.

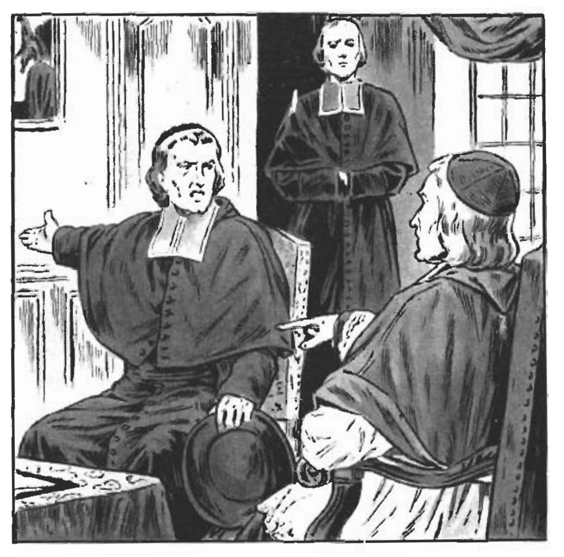


101 La lecture de l'acte énumérant les torts de M. de La Salle augmente l'indignation.

M. Bricot, fort confus, prend la parole et conjure le Vicaire général de laisser le supériorat à M. de La Salle.

Les Frères proclament à nouveau la sainteté de leur Fondateur et citent toutes ses vertus.

M. Pirot, excédé, prend le parti de s'en aller.



102 Il rend compte de sa mission au Cardinal, en soulignant qu'il a rarement vu des religieux autant attachés à leur Supérieur.

Mais le Cardinal ne veut pas revenir sur sa décision. Son autorité est en cause.

Il saisit le Parlement de l'insoumission des Frères et fait savoir à M. de La Salle que s'il ne ramène pas les Frères à l'obéissance, il devra partir en exil.



103 Jean-Baptiste répond qu'il est tout prêt à aller où il plaira à Son Eminence de l'envoyer.

Les Frères passent le jour et la nuit qui suivent en prière, sans boire ni manger. Le lendemain, ils décident de quitter les écoles et la maison-mère de Paris.

M. de La Chétardye, averti, s'efforce d'intervenir. Car s'il souhaite le changement de Supérieur, il ne veut pas la perte de l'Institut qui rend tant de services à sa paroisse.



104 On convient que, par respect pour le Cardinal, M. Bricot sera Supérieur nominalement, mais qu'il ne se rendra que rarement à la maison-mère, laissant, conformément au vœu des Frères, toute l'autorité réelle à Jean-Baptiste de La Salle.

La situation cependant devient difficile. M. Bricot est remplacé par un autre Supérieur moins discret. M. le Curé de Saint-Sulpice, mécontent de n'avoir pas réussi comme il le souhaitait, diminue ses subsides.



105 Plusieurs Frères, découragés, s'en vont.

Le noviciat est obligé de quitter la paroisse. Il est transféré rue de Charonne.

Les maîtres écrivains, sachant que le curé de Saint-Sulpice ne protège plus les Frères, les accusent à nouveau devant le Lieutenant de Police.

En 1704, celui-ci fait opérer la saisie de tout le matériel de la maison de la rue de Charonne. Il faut à nouveau émigrer.



106 La communauté se fixe, à la demande du curé de Saint-Roch, dans une maison de la rue Saint-Honoré.

M. de La Chétardye a prétendu ramener aux limites de sa paroisse l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes, mais l'épreuve, loin d'abattre l'Œuvre, va lui donner un renouveau de vigueur, et de nouvelles fondations vont prouver, une fois de plus, que Dieu voulait lui donner une extension qui un jour deviendrait universelle.



107 Un prêtre de Rouen, M. des Hayes, demande à Jean-Baptiste d'envoyer des Frères pour les écoles de sa ville.

En février 1705, deux Frères partent pour Darnétal, aux portes de Rouen. Et les écoles réussissent si bien que l'Archevêque, Mgr Colbert, fils du grand ministre, invite M. de La Salle à venir le voir.

Dès la première rencontre, une amitié profonde s'établit entre l'Archevêque et le Fondateur.



108 Le premier Président du Parlement de Normandie, Nicolas-Pierre Camus, seigneur de Pontcarré, à la demande de l'Archevêque, s'intéresse à l'Institut des Frères.

Puisque Paris fait tant de difficultés, c'est Rouen qui recueillera le noviciat et la maison-mère.

Le manoir de Saint-Yon, beau domaine situé sur la rive gauche de la Seine, dans le faubourg de Saint-Sever, leur est offert, moyennant une modeste location.



109 Dès septembre 1705, Jean-Baptiste de La Salle renouvelle le geste qu'il avait fait à Vaugirard, en 1691, après les premières épreuves.

Il demande à tous les Frères disponibles de se réunir à Saint-Yon pour une retraite. Il n'y a rien de tel, en effet, qu'une bonne retraite fermée pour remettre sa vie dans la ligne de la volonté de Dieu et repartir avec des forces neuves.

Tous reprennent courage pour une nouvelle étape.



110 Le sérieux avec lequel les Frères développent leur savoir et mettent peu à peu au point, sous la conduite de Jean-Baptiste, leurs méthodes d'enseignement, attire non seulement les familles pauvres, mais les grandes familles de Rouen. Aussi bien les nobles que les commerçants le supplient de recevoir leurs enfants.

Il n'y a pas ici les mêmes difficultés qu'à Paris, car l'Archevêque protège la communauté de Saint-Yon. Et c'est ainsi qu'un véritable collège, dirigé par les Frères, s'institue dans la capitale de la Normandie.



111 Mais Paris continue à donner bien du souci au Fondateur.

A la demande du curé de Saint-Sulpice, Jean-Baptiste de La Salle avait fondé, en 1699, une sorte d'école normale pour des maîtres d'écoles rurales. Il avait mis à la tête de ce séminaire des « maîtres de campagne » l'un des deux premiers disciples qui avaient juré, en 1691, de ne jamais quitter l'Institut, Frère Nicolas Vuyart. Il avait un peu dit, comme saint Pierre : « Quand bien même tous les autres vous abandonneraient, moi je vous resterai toujours fidèle ! »

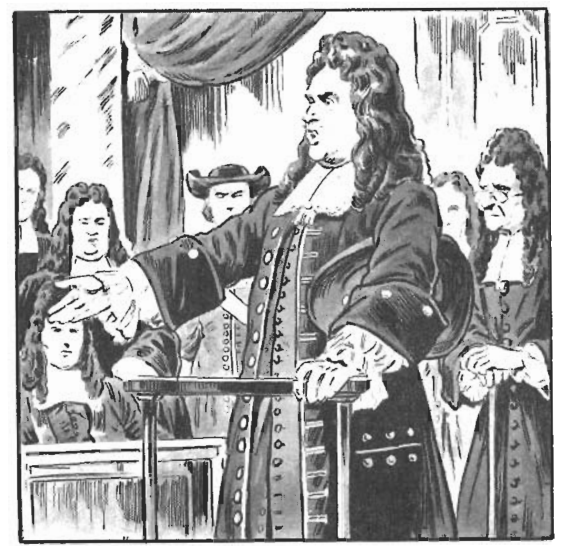


112 La tentation est venue troubler l'âme de Nicolas Vuyart.

A la mort du curé de Saint-Hippolyte, il veut prendre la direction de la maison. Il s'empare de la somme que lui avait léguée le curé pour faire marcher le séminaire et il ne veut plus dépendre du Fondateur.

L'orgueil lui a tourné la tête...

Cette défection fut une des plus douloureuses épreuves pour le cœur de Jean-Baptiste qui se rappelle Jésus abandonné par ses disciples au jardin de Gethsémani.



113 De son côté, M. de La Chétardye, curé de Saint-Sulpice, ne désarme point.

Par antipathie pour M. de La Salle, il se désintéresse des écoles fondées par les Frères sur sa paroisse. Il n'intervient plus pour les défendre contre les attaques des maîtres écrivains.

Ceux-ci obtiennent du Parlement une nouvelle condamnation.

Jean-Baptiste rappelle à Rouen les Frères de la rue Princesse, de la rue Saint-Placide et de la rue du Bac.



114 Mais les familles protestent. Les Frères sont aimés, estimés, admirés. Ils ont fait tellement de bien aux enfants du quartier !

M. de La Chétardye se trouve obligé d'écrire à M. de La Salle pour le presser de faire revenir ses religieux à Paris. Jean-Baptiste envoie l'habile Frère Thomas négocier. Finalement, en 1707, un grand bâtiment situé rue de La Barouillère est mis à la disposition de l'Institut pour fonder là une grande école (1).

(1) Depuis, lors des fêtes du troisième centenaire de la naissance de saint Jean-Baptiste de La Salle, en 1951, le Conseil Municipal de Paris a changé le nom de la rue de La Barouillère en celui de « rue Saint Jean-Baptiste de La Salle ».



115 L'hiver 1708-1709 est terrible pour la France. Depuis 1702, c'est la guerre de la Succession d'Espagne. Une véritable coalition a groupé les Anglais, les Hollandais, les Allemands, les Autrichiens contre nous.

Les armées ennemies sont commandées par le fameux duc de Marlborough et le prince Eugène.

Le 8 décembre 1708, Lille assiégée se rend. Les ennemis envahissent le pays. Ce sont, jointes aux souffrances de la famine, celles d'un hiver glacial.



116 La maison de la rue de La Barouillère recueille le noviciat de Saint-Yon.

Par ses prières et ses mortifications, Jean-Baptiste obtient de Dieu qu'aucun de ses Frères ne meure.

Il se dévoue sans compter pour soulager les affamés, pour adoucir la détresse des familles pauvres du quartier (1).

(1) C'est tout près de la maison de la rue de La Barouillère qu'est installée aujourd'hui, au 120, rue du Cherche-Midi, la maison du Secours Catholique.



117 En 1709, la situation s'améliore. Villars arrête les ennemis à Malplaquet. Trois ans plus tard ce sera la victoire décisive de Denain. Le pays respire...

Les écoles se multiplient. Il y en a non seulement au Nord et à l'Est, mais maintenant dans le Midi.

M. de La Salle, pour ne pas exciter la jalousie de ses persécuteurs, confie le gouvernement des écoles de la région parisienne au Frère Barthélemy et s'en va faire une tournée d'inspection qui l'amènera d'Avignon à Mende et de Mende à Marseille.



118 Toutes ces écoles sont prospères.

C'est pendant qu'il est en tournée d'inspection qu'il apprend une nouvelle inattendue.

A propos de la fondation d'une école normale à Saint-Denis, Jean-Baptiste est accusé injustement de détournement de fonds et condamné par le Parlement aux dépens du procès.

Les deux auteurs de cette accusation : Clément et Rogier, ne devaient pas tirer grand profit de cette attitude monstrueuse...



119 Le jeune Clément, qui avait renié sa signature, devait être par la suite condamné à la prison perpétuelle pour escroquerie, dans une autre affaire.

Rogier, qui s'était approprié frauduleusement la maison de Saint-Denis, devait mourir quelques années plus tard, avouant publiquement sa faute.

Mais le mal était fait et, une fois de plus, le cœur de Jean-Baptiste douloureusement meurtri.



120 Les saints ne sont jamais longtemps tranquilles.

D'un côté, ils sont en butte aux attaques du démon qui, pour essayer d'entraver leur action, multiplie calomnies, persécutions et injustices.

D'autre part, passionnés de zèle pour les âmes, ils se dépensent sans compter et, en secouant les tièdes, les paresseux et les égoïstes, ils se font d'implacables ennemis.

C'est ce qui arriva une fois de plus à Jean-Baptiste de La Salle lors de son passage à Marseille.



121 Marseille est une des plus belles villes de France, où le soleil facilite la joie et l'enthousiasme.

Au début de son séjour, notre saint ne rencontre que des approbations et des applaudissements. Les jeunes gens qui le voient et qui l'entendent sont tellement touchés qu'ils demandent à devenir Frères enseignants.

Il faut ouvrir pour eux un noviciat. Des dons affluent. L'Evêque, Mgr de Belzunce, approuve et encourage.



122 Mais les catholiques sont divisés. C'est toujours ce qui fait leur faiblesse, comme c'est ce qui fait la force des ennemis de la religion.

Le Pape vient de condamner d'une façon solennelle la doctrine janséniste qui, depuis près d'un siècle, trouble les meilleurs esprits. Jean-Baptiste n'hésite pas : il a toujours obéi sans réserve aux décisions du Souverain Pontife.

Mais il y a, à Marseille comme ailleurs, des bourgeois et même des prêtres qui se croient plus éclairés que le Pape...



123 Quand ils apprennent l'attitude soumise de Jean-Baptiste de La Salle, ils se vengent sur lui en serrant les cordons de leur bourse et en l'obligeant par le fait même à supprimer le noviciat et les écoles.

Jean-Baptiste de La Salle part à la Sainte-Baume faire une longue retraite de quarante jours, dans la grotte où — d'après la tradition — Marie-Madeleine a, pendant trente-trois ans, fait pénitence.



124 Jésus lui fait comprendre qu'il ne doit pas se décourager. Lui aussi a souffert la calomnie, la persécution, la défection de ses disciples. C'est comme cela qu'on sauve le monde. Ces humiliations et ces souffrances consolident l'Institut pour la suite des siècles bien plus que les succès ou de hautes protections.

Jean-Baptiste de La Salle remonte vers le Nord. Il s'arrête à Grenoble où il n'hésite pas, malgré sa qualité de Fondateur, à remplacer dans sa classe un simple Frère malade.



125 Mais les Frères de Paris s'inquiètent de la longue absence de leur Père. M. de La Chétardye a essayé une fois de plus de transformer les Frères en communauté uniquement paroissiale, sans lien de dépendance avec leur Supérieur. Mais il meurt le 29 juin 1714.

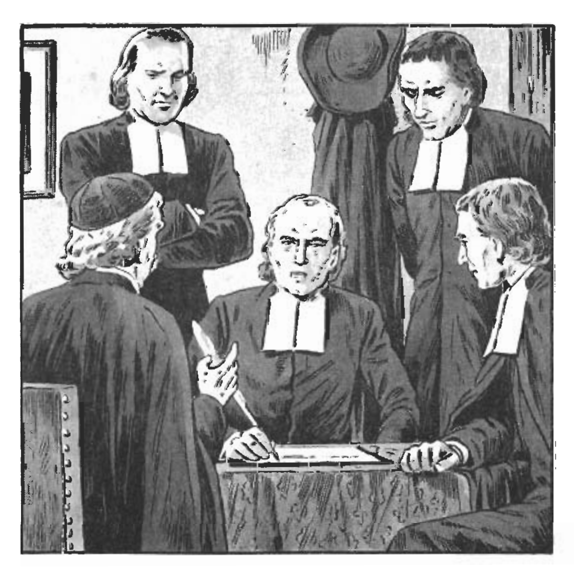
Quelques semaines auparavant, les principaux Frères réunis à Paris ont envoyé un message à la fois pressant et respectueux à leur Fondateur, pour le supplier de revenir parmi eux reprendre la direction de la Société.



126 Voici le texte émouvant de cette lettre :

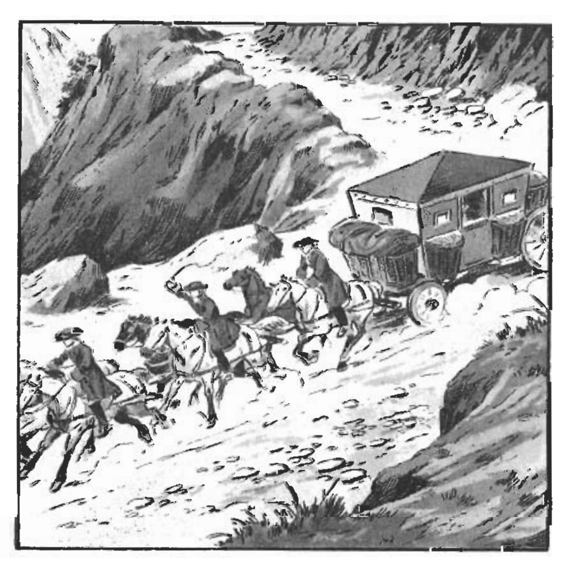
« Monsieur notre très cher Père,

« Nous, principaux Frères des Ecoles chrétiennes, ayant en vue la plus grande gloire de Dieu et le plus grand bien de l'Eglise et de notre Société, reconnaissons qu'il est d'une extrême conséquence que vous repreniez le soin et la conduite du saint œuvre de Dieu, qui est aussi le vôtre, puisqu'il a plu au Seigneur de se servir de vous pour l'établir et le conduire depuis si longtemps.



127 « Tout le monde est convaincu que Dieu vous a donné et vous donne les grâces et les talents nécessaires pour bien gouverner cette nouvelle Compagnie, qui est d'une si grande utilité à l'Eglise ; et c'est avec justice que nous rendons témoignage que vous l'avez toujours conduite avec beaucoup de succès et d'édification.

« C'est pourquoi, Monsieur, nous vous prions très humblement et vous ordonnons, au nom et de la part du Corps de la Société auquel vous avez promis obéissance, de prendre incessamment soin du gouvernement général de notre Société.



128 « En foi de quoi nous avons signé.

« Fait à Paris le premier avril 1714.

« Et nous sommes avec un très profond respect, Monsieur notre cher Père, vos très humbles et très obéissants inférieurs. »

Admire ce style plein de foi et de déférence !

Jean-Baptiste a reconnu à travers l'appel de ses fils la volonté de Dieu. Il hâte son retour.



129 Sa présence est pour tous un réconfort, car ils sentent en lui non seulement un modèle mais un saint ; non seulement un maître qui les enseigne mais un père qui les soutient, qui les guide et les encourage.

Pourtant, le désir de Jean-Baptiste serait de rester dans l'ombre.

Il estime d'ailleurs du plus haut intérêt pour l'Institut que soit nommé au plus tôt un Frère comme Supérieur.



130 Il prépare de plus en plus le Frère Barthélemy à cette tâche. Il lui apprend l'art d'être chef, qui consiste surtout à s'oublier soi-même au profit de la mission dont on a reçu la charge.

Nous sommes en 1715. Par la victoire de Denain (1712), la France avait été sauvée. Par le traité d'Utrecht (1713), une paix coûteuse avait été conclue.

Mais les dernières années du règne de Louis XIV sont attristées par de lourdes épreuves.



131 En 1711, c'est la mort du Dauphin. En 1712, à quelques jours d'intervalle, c'est la mort de la duchesse de Bourgogne, suivie de celle du duc. Quelques semaines après, la mort du duc de Bretagne, le frère aîné du futur Louis XV.

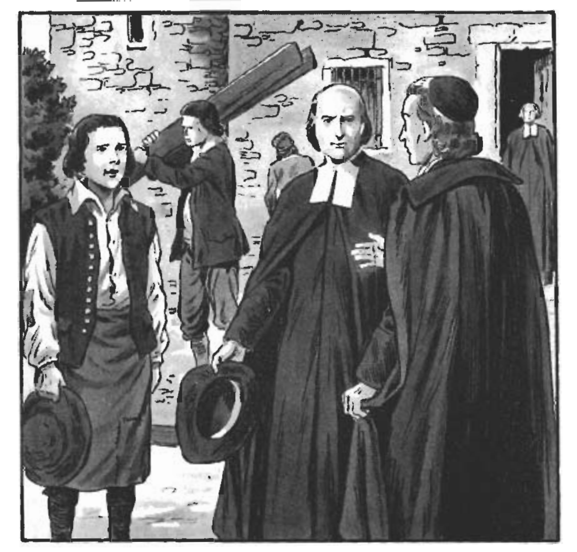
Le roi a accepté avec une résignation toute chrétienne ces deuils douloureux. Mais grande est la misère du peuple de France, conséquence des nombreuses guerres de son règne.



132 A son lit de mort (1715), il a fait venir celui qui allait devenir le roi Louis XV et lui a dit :

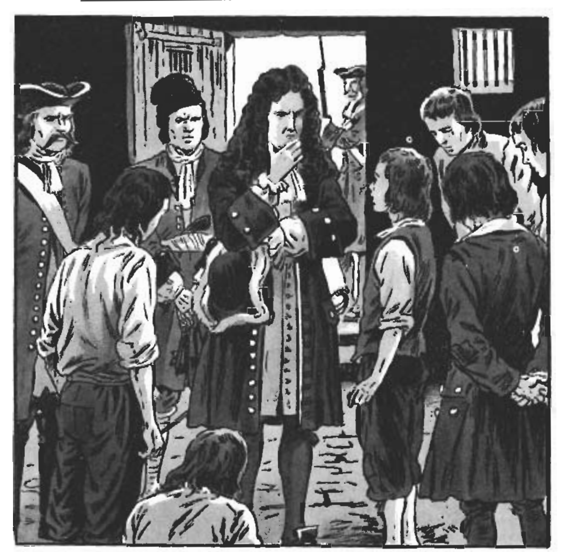
« Mon enfant, vous serez heureux si vous obéissez à Dieu. J'ai trop aimé la guerre, ne m'imitez pas en cela. Soulagez votre peuple le plus tôt possible et faites ce que je n'ai pas pu faire moi-même. »

Les guerres font augmenter les impôts et rendent la vie toujours plus chère. A Paris, pour la communauté sans grandes ressources, elle devenait impossible.



133 Jean-Baptiste de La Salle ramène à Saint-Yon le Frère Barthélemy et le noviciat, ne laissant à Paris que les maîtres nécessaires pour les écoles.

Il y a six ans qu'il a quitté cette grande maison. L'école des pauvres et le pensionnat des enfants plus riches se sont développés. Une autre école est créée, cette fois-ci non pas pour des enfants mais pour les jeunes gens condamnés à faire de la prison.



134 En effet, le grand chrétien qu'est M. de Pontcarré est préoccupé des conditions dans lesquelles vivent les jeunes prisonniers. Loin de les aider à s'améliorer, un séjour en prison, à cause des mauvais exemples et des mauvais conseils qu'ils reçoivent, ne fait que les pervertir.

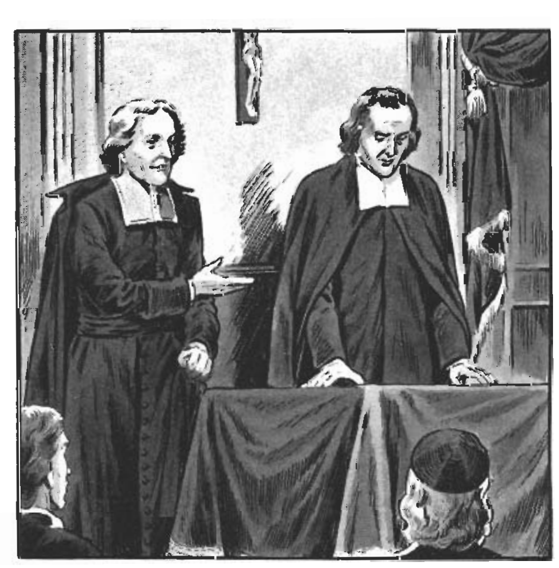
Pour essayer de les remettre dans le bon chemin, il décide de les confier aux Frères. Un bâtiment leur est réservé, des ateliers de sculpture, de ferronnerie, de menuiserie sont créés.



135 Ils apprennent ainsi différents métiers, sous la conduite des chers Frères qui peu à peu gagnent leur estime et leur confiance.

Les conversions se multiplient et plusieurs entrent à leur tour dans l'Institut ou dans des monastères.

Bien souvent, des hommes tournent mal parce qu'ils n'ont pas rencontré dans leur jeunesse quelqu'un qui ait su les aimer et le leur faire sentir.



136 En mai 1717, Jean-Baptiste de La Salle, qui sent sa fin prochaine, réunit les principaux Frères à Saint-Yon et leur demande d'élire le Frère Barthélemy comme leur Supérieur général.

Devant un tel désintéressement, les Frères sont émus et, devant une telle insistance, ils se laissent convaincre.

Afin de ne pas gêner son successeur, et aussi pour recevoir le legs que Rogier repentant a fait en sa faveur avant de mourir, Jean-Baptiste revient à Paris.

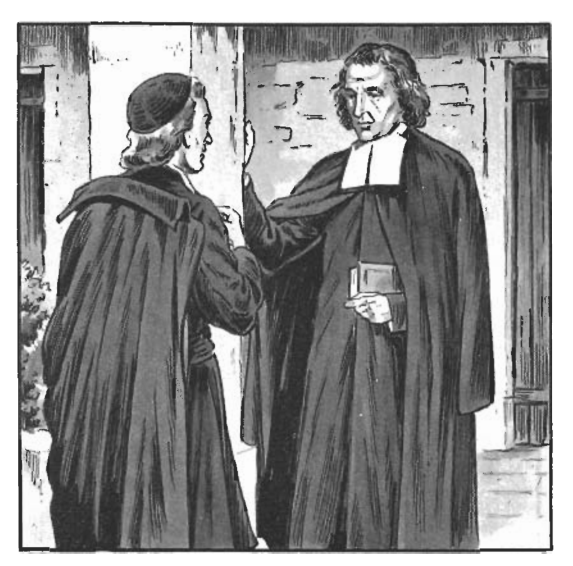


137 Par discrétion, il ne demeure pas chez ses Frères, mais s'en va chercher asile dans la communauté sacerdotale de Saint-Nicolas-du-Chardonnet.

Tous les jours, il fait au moins trois heures de méditation.

Il rend à la paroisse tous les services que les prêtres lui demandent.

Sa joie, c'est de vivre ignoré et de suivre avec ponctualité le règlement de la communauté où il souhaite être oublié.



138 Mais à Saint-Yon les Frères s'inquiètent de cet éloignement.

Le Frère Barthélemy donne affectueusement à M. de La Salle l'ordre de revenir à la maison-mère.

Il accepte, mais supplie qu'on lui donne le dernier rang. « Pour moi, je ne veux plus me mêler de rien que de penser à la mort et de me préparer à paraître devant Dieu », dit-il.



139 Peu de temps après, au début de 1719, il tombe malade.

Plus que par des paroles, c'est par la souffrance patiemment supportée et généreusement offerte que l'on expie pour les péchés du monde et que l'on sauve les âmes.

Jean-Baptiste est devenu un infirme. Des rhumatismes rongent son corps.

Heurtant du front une porte basse, il se fait une grave blessure. Il lui faut s'aliter.



140 Il ne peut plus dire la messe.

Cependant, la veille de la fête de saint Joseph (qu'il a choisi pour patron et protecteur de l'Institut), les douleurs cessent subitement.

Le jour de la fête, il célèbre la messe pour la dernière fois et donne la sainte Communion à tous les Frères présents.

Quelques heures après, les douleurs reprennent...



141 Le lundi-saint, il dicte son testament, recommandant à ses Frères, comme en 1690 lors de sa première grave maladie, d'avoir entre eux une grande union et envers leurs Supérieurs une obéissance totale.

Le jeudi-saint, il reçoit l'extrême-onction et entre en agonie.

Le Frère Barthélemy qui l'assiste lui demande doucement s'il accepte de bon cœur les souffrances qu'il endure.

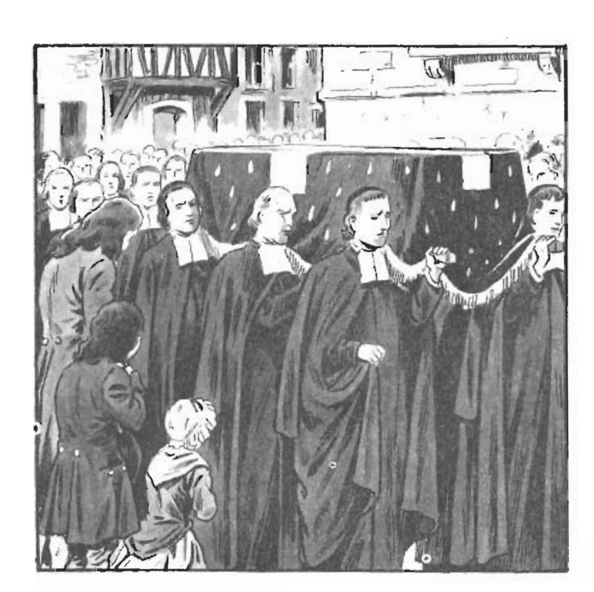


142 Jean-Baptiste de La Salle répond cette simple phrase qui résume toute sa vie :

« J'adore en toute chose la conduite de Dieu à mon égard. »

Et il meurt, le 7 avril 1719, le jour même du vendredi-saint.

« Le saint est mort ! » C'est ainsi qu'est faite à travers toute la ville de Rouen l'annonce de son retour à Dieu.



143 Pendant plusieurs jours, une foule en pleurs défile devant son corps.

Le jour de l'enterrement, l'église n'est pas assez grande pour contenir ses innombrables amis, connus et inconnus.

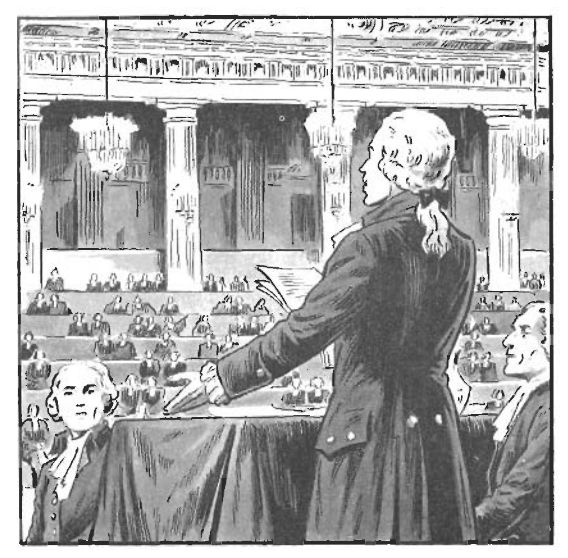
Dieu exalte après leur mort ses serviteurs qui, par amour pour Lui, ont voulu être humbles pendant leur vie.

L'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes va maintenant recevoir le fruit des bénédictions que, par ses épreuves, son Fondateur lui aura méritées.



144 Dès 1724, le roi Louis XV accorde aux Frères le droit officiel de posséder et d'enseigner. En 1725, le Pape Benoît XIII place l'Institut au nombre des congrégations religieuses reconnues par l'Eglise. Des écoles sont fondées en Italie, en Suisse, à la Martinique.

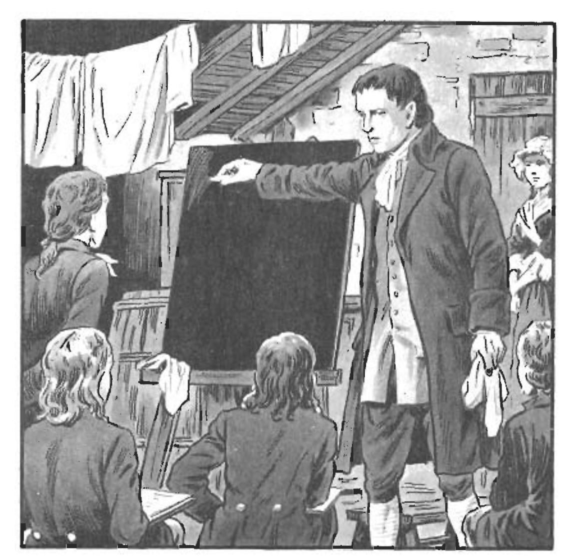
En 1719, à la mort du Fondateur, l'Institut compte 274 Frères répartis dans vingt-six maisons. En 1789, au moment de la Révolution, les Frères sont plus d'un millier, enseignant 36.000 élèves dans cent vingt-cinq maisons.



145 L'impie Voltaire s'inquiète du succès remporté par les Frères. Mais le peuple entoure d'affection et de vénération ceux qui se dévouent auprès de ses enfants.

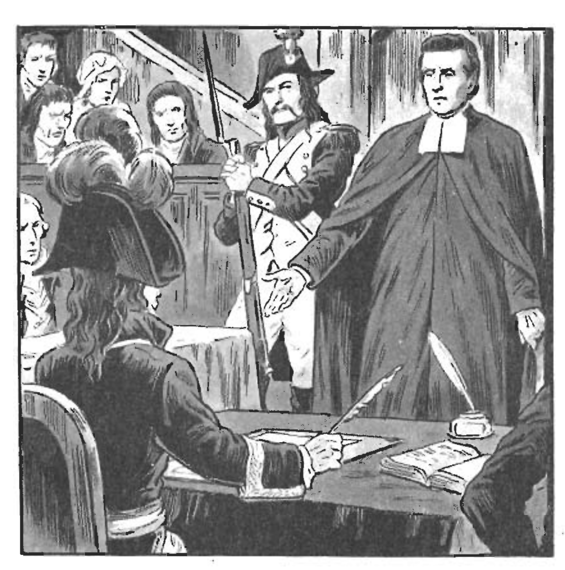
Le 18 août 1792, la Constituante leur rend hommage, tout en les supprimant, car « elle déclare dissoutes toutes les corporations religieuses, même celles qui, vouées à l'enseignement public, ont bien mérité de la patrie. »

Quand les hommes deviennent sectaires, ils vont jusqu'à perdre le sens de la logique !



146 Expulsés des écoles, les Frères vivent en suspects. Mais, sous l'habit laïc, ils continuent à enseigner la grammaire, le calcul, et surtout le catéchisme, à des petits groupes d'enfants, sans attirer l'attention, tantôt dans un grenier, tantôt dans l'arrière-boutique d'un de leurs anciens élèves.

Le Supérieur général, Frère Agathon, est arrêté. Il est traîné de prison en prison. C'est la mort de Robespierre qui le sauva de la guillotine.



147 Son secrétaire, le bienheureux Frère Salomon, périt dans les massacres du Couvent des Carmes (1), en septembre 1792.

Le Frère Moniteur est guillotiné à Rennes, en décembre 1794.

Quatre autres Frères meurent déportés sur les sinistres Pontons de Rochefort.

La Révolution se termine. Lorsque la paix est rendue à l'Eglise, les Frères se retrouvent et se regroupent.

(1) Les bâtiments où eurent lieu ces affreux massacres existent toujours. Ce sont ceux du Séminaire des Carmes et de l'Institut Catholique, rue de Vaugirard à Paris.



148 En 1803, grâce à la bienveillance du Cardinal Fesch, oncle de Bonaparte, un décret du Premier Consul rétablit leur Congrégation.

En 1805, ils reprennent leur costume religieux traditionnel.

En 1808, ils sont rattachés à l'Université, et les écoles qui leur sont confiées sont considérées comme écoles municipales.

A plusieurs reprises, Napoléon les félicite.

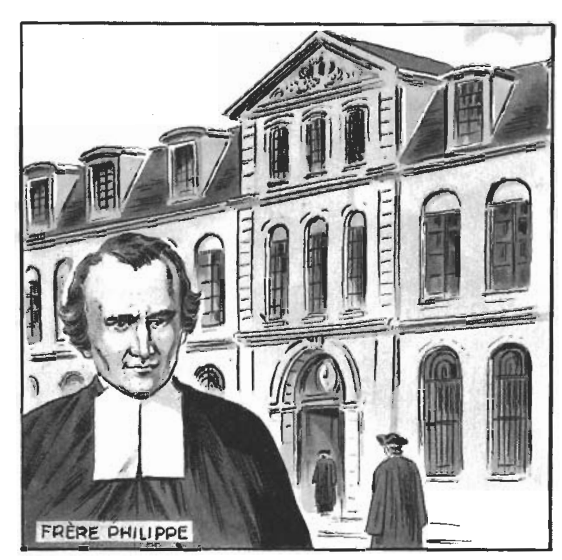


149 Le 30 décembre 1815, le Pape Pie VII écrit au Supérieur général pour lui demander d'envoyer des Frères en Louisiane.

Le Supérieur d'alors, le Frère Gerbaud, répond aussitôt. Une équipe part pour l'Amérique, une autre fonde une école à l'Ile Bourbon (1).

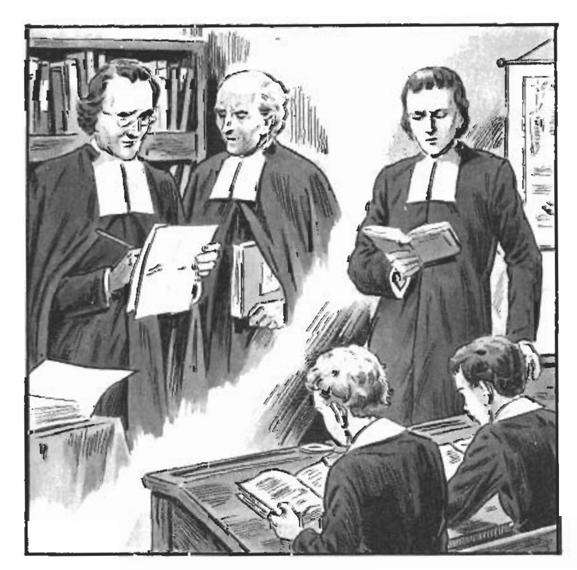
Devant le succès obtenu par les Frères, le Conseil Municipal de Paris, en 1819, tient une délibération pour offrir aux Frères un immeuble, s'ils consentent à transporter dans la capitale leur maison-mère et leur noviciat.

(1) Maintenant appelée Ile de la Réunion.



150 C'est ainsi que l'Institut, en 1821, occupe une importante maison faubourg Saint-Martin. Et, lorsque cet immeuble est exproprié pour permettre la construction de la gare de l'Est, les Frères s'installent rue Oudinot.

En 1838, le Frère Philippe est Supérieur général. Ce fut un homme remarquable par son intelligence, son cœur et sa foi. Il gouverna l'Institut pendant trente-six ans.



151 Sous son Généralat, plus de mille nouvelles maisons sont ouvertes, le nombre des Frères passe de 2.700 à 11.570.

Assisté de maîtres éminents, choisis parmi ses Frères, il publie un nombre considérable d'ouvrages scolaires qui formeront des générations d'écoliers.

C'est la période la plus prospère de l'histoire de l'Institut.



152 Il envoie ses religieux au Canada en 1837, en Turquie en 1841, aux Etats-Unis en 1845, en Egypte en 1847, en Malaisie en 1852, en Algérie en 1854, en Tunisie en 1856, en Indochine en 1857, au Mexique en 1859, en Birmanie en 1860, en Roumanie en 1861, en Equateur en 1863, à Madagascar en 1866, à Ceylan en 1868.

Cette simple énumération montre à quel point l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes est un Institut missionnaire, au service des enfants du monde entier.



153 En France, outre de nombreuses écoles populaires, l'Institut fonde des pensionnats célèbres et des écoles techniques qui préparent les jeunes gens à l'agriculture, à l'industrie et au commerce.

L'Etat ayant obligé les Frères à exiger une rétribution des écoliers, ils résistent. Seuls les pensionnats réservés aux enfants de famille aisée sont payants, et leurs bénéfices subviennent aux frais des écoles primaires.



154 Vers cette époque, le 15 août 1862, la population de Saugues, près du Puy accompagnait à l'église le corps du Cher Frère Bénilde, directeur de l'école du pays. Tous disaient : « C'est un saint ! ».

Le 29 octobre 1967, Paul VI canonisait le Frère Bénilde, béatifié par Pie XII en 1948.

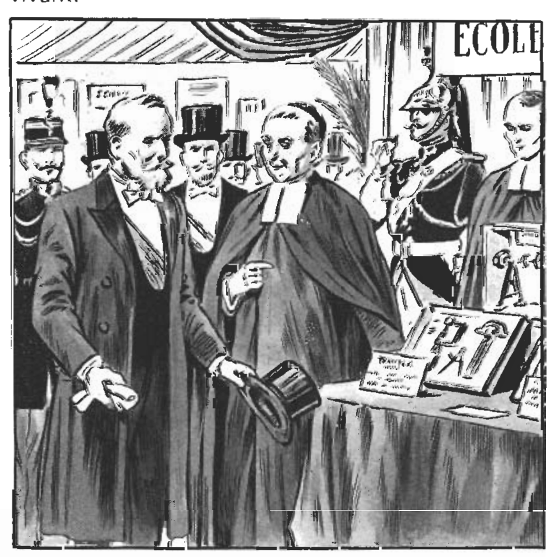
Le dimanche 30 octobre 1977, il proclamait Bienheureux deux Frères : le Frère Miguel, né à Cuenca (Équateur) et le Frère Mutien-Marie, né à Mellet (Belgique).

A la suite de Saint Jean-Baptiste de La Salle et du Frère Salomon, Bienheureux lui aussi, c'est le rayonnement spirituel de l'Institut qui est toujours vivant.



155 En 1871, l'Académie Française doit décerner, de la part de la ville de Boston, un prix exceptionnel à celui qu'elle juge digne de cet honneur, pour services rendus pendant le siège. L'Académie n'hésite pas ; elle choisit la « corporation » qui, pendant toute la durée de la guerre, a envoyé cinq cents infirmiers volontaires sur les champs de bataille pour aller ramasser les blessés sous les balles.

Cette fois, le Supérieur général qui, sous Louis-Philippe et l'empereur Napoléon III, avait déjà, par humilité, refusé la Légion d'Honneur, n'est pas consulté. Il est obligé d'accepter, comme représentant de ses Frères, la Croix d'Honneur.



156 Le Frère Joseph, fondateur de l'école des Francs-Bourgeois à Paris, a une telle notoriété qu'il est appelé à faire partie du Conseil Supérieur de l'Instruction Publique.

L'exposition de 1878, comme plus tard celle de 1900, met en honneur les travaux exécutés par les élèves des Frères.

Mais les francs-maçons, de plus en plus sectaires, sont jaloux de l'influence religieuse exercée par les Lasalliens (1).

(1) Les Frères des Ecoles chrétiennes sont appelés ainsi du nom de leur Fondateur.



157 Par haine ou par peur de Dieu, ils veulent que les crucifix soient enlevés des salles de classe. Ils veulent surtout que l'on ne parle plus de Jésus à l'école.

En 1881, les Frères n'ont plus le droit d'enseigner dans les écoles normales ni dans les écoles municipales. En 1904, une loi sectaire retire aux Frères le droit d'enseigner en France, même dans les écoles libres. Ils doivent quitter, dans un délai de dix ans, leurs 1.500 écoles ; 800 doivent fermer immédiatement.



158 Beaucoup de Frères reçoivent de leurs Supérieurs l'autorisation de s'habiller en laïcs, pour sauver quelques-unes des écoles.

Plusieurs collèges s'exilent dans les pays voisins, spécialement dans l'accueillante Belgique.

La maison-mère des Frères, située rue Oudinot, leur est enlevée et devient le Ministère des Colonies, puis de la France d'Outre-Mer.



159 La plupart des Frères, désireux de garder leur costume traditionnel, partent à l'étranger où ils fondent de nouvelles écoles.

C'est ainsi que Dieu tire, une fois de plus, le bien du mal...

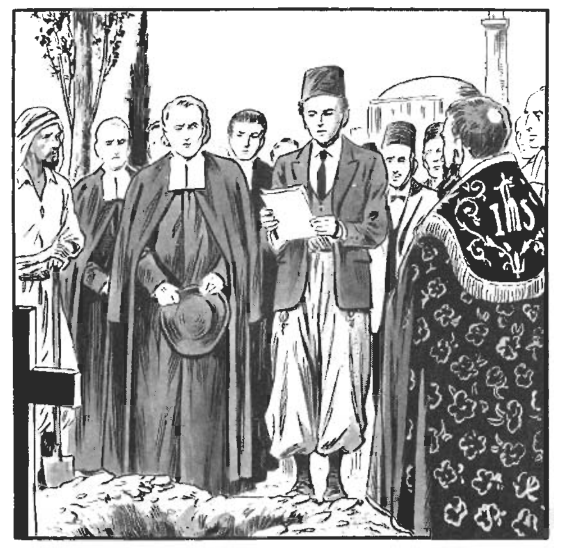
Les Frères se répandent dans de nouveaux pays à tel point qu'il n'y a plus un seul continent où ils n'aient fondé des écoles.

L'Institut des Frères est devenu mondial.



160 Malgré la persécution, au moment de la guerre de 1914, 1.900 Frères reviennent des différents pays où ils enseignent pour défendre leur patrie. 280 tombent au champ d'honneur.

Ce sacrifice n'est pas inutile. Peu à peu, avec la tolérance puis l'autorisation officielle, ils rouvrent des écoles, reprennent leur habit, et leurs anciens élèves sont fiers de les saluer quand ils les rencontrent.



161 Des témoignages émouvants montrent la reconnaissance pour leurs maîtres, des âmes qu'ils ont formées.

Un Arabe, lors du décès du Frère qui organisa les écoles dans le Proche-Orient, prononce, sur la tombe du Frère Evagre, ces paroles qui résument la pensée des milliers de Musulmans élevés par les Frères :

« Tu as été le père de la bonté et de la compassion. Tu étais pour nous le soleil de l'amabilité. Tu as toujours été l'apôtre de la paix. Tu as fait de la Syrie un jardin cultivé... »



162 C'est le Cardinal Villeneuve, Archevêque de Québec, qui, en 1937, écrit :

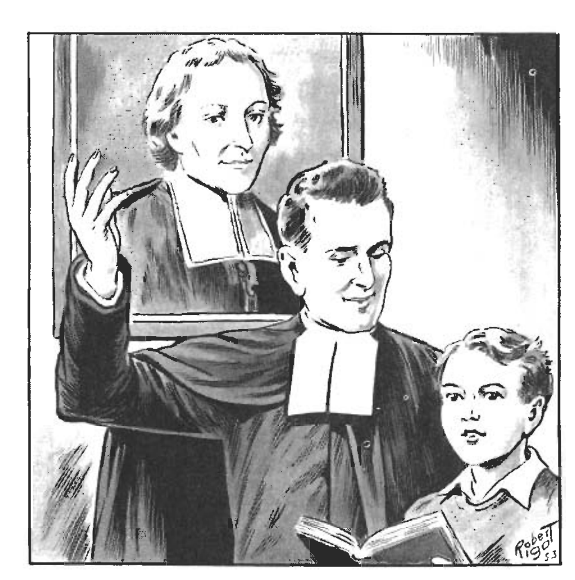
« Le Frère ! pendant dix ans qu'il a été mon maître, il a porté des noms différents, il m'a enseigné des matières variées. Mais toujours, il m'est apparu comme le meilleur ami de la jeunesse. Je lui ai dû des habitudes de piété, de fidélité aux sacrements, l'amour de l'étude et la diligence au travail, des vues surnaturelles et des élans de vertus généreuses que je n'oublierai point pendant toute ma vie et même, je le crois, pendant mon éternité... »



163 L'Eglise a voulu reconnaître les mérites du saint Fondateur.

En 1888, Jean-Baptiste était déclaré Bienheureux.

Le 24 mai 1900, au moment où la persécution risquait de ravager, en France, les Instituts des Frères enseignants, le Pape Léon XIII canonisa Jean-Baptiste de La Salle et, le 15 mai 1950, pendant l'Année Sainte, le Pape Pie XII le proclama « patron et protecteur de tous les éducateurs de l'enfance et de la jeunesse ».



164 Avant la persécution, il y avait plus de 18 000 Frères, dont les deux tiers étaient français. Ils enseignaient plus de 300 000 élèves.

Aujourd'hui, il y a un peu plus de 11 000 Frères dans le monde, dont environ 2 000 en France.

La diminution des effectifs, particulièrement dans notre pays, a obligé les frères à céder un certain nombre de leurs établissements à des Directeurs civils qui, animés des principes reçus, continuent l'œuvre des Frères dans l'esprit et avec les méthodes pédagogiques de Saint Jean-Baptiste de La Salle.

TABLE DES MATIÈRES

	Numéros
La France au milieu du XVIIe siècle	1-6
Naissance et enfance de Jean-Baptiste	7-11
Sa vocation	12-14
Tonsure et études théologiques	15-24
Mort des parents de Jean-Baptiste	25
Il s'oriente définitivement vers la prêtrise	26-31
Le clergé fonde des écoles gratuites pour les filles	32-41
La volonté de Dieu est manifestée à Jean-Baptiste	42-48
Premières écoles de garçons ; ébauche d'une communauté de Frères	49-51
Fondation de l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes	52-65
Jean-Baptiste vient à Paris	66-68
Premières difficultés	69-75
Fermeture des écoles	76-77
Désaccord entre les Frères	78-79
Jean-Baptiste est guéri miraculeusement	80-81
Création du noviciat	82-85
Jean-Baptiste établit la Règle de son Institut	86-89
Il trouve un protecteur en M. de La Chétardye, curé de Saint-Sulpice	90-91
Procès devant le Parlement	92-93
Développement de l'Institut	94-95
Plaintes auprès de l'Archevêque de Paris	96-99
Les Frères veulent garder leur Supérieur	100-104
Le noviciat doit émigrer à Rouen	105-110
Défection du Frère Nicolas Vuyart	111-112
M. de La Chétardye chasse les Frères puis les rappelle	113-114
Malheurs de la France : les Frères se dévouent	115-117
Succès et vicissitudes de Jean-Baptiste	118-125
Les Frères réclament son retour	126-128
La vie continue	129-133
Le Fondateur s'occupe des jeunes prisonniers	134-135
Mort de Jean-Baptiste	136-142
L'Institut recueille les fruits de l'œuvre de son Fondateur	143-144
La Révolution expulse les Frères ou les martyrise	145-147
Temps meilleurs	148
Les Frères se répandent dans le monde	149-153
Le bienheureux Frère Bénilde	154
La Croix d'Honneur est décernée à l'Institut	155
Extension de l'œuvre de Jean-Baptiste et persécution	156-160
Témoignages d'élèves	161-162
Canonisation	163
Si un jour le Seigneur te fait signe	164

TOUS renseignements sur les Frères peuvent être fournis aux adresses suivantes :

En FRANCE :

78 A, rue de Sèvres
75341 PARIS Cedex 07

En BELGIQUE :

Maison Provinciale
Couvent Sainte-Wiwine
Grand-Bigard (Belgique)

ou

Maison Provinciale
2, Boulevard de Malines
Louvain (Belgique)

Au CANADA :

Maison Saint-Joseph
Sainte-Foy Est (Qué)
(Canada)

ou

Maison Provinciale
Mont-de-la-Salle (L.D.R.)
Montréal 9 (Canada)